

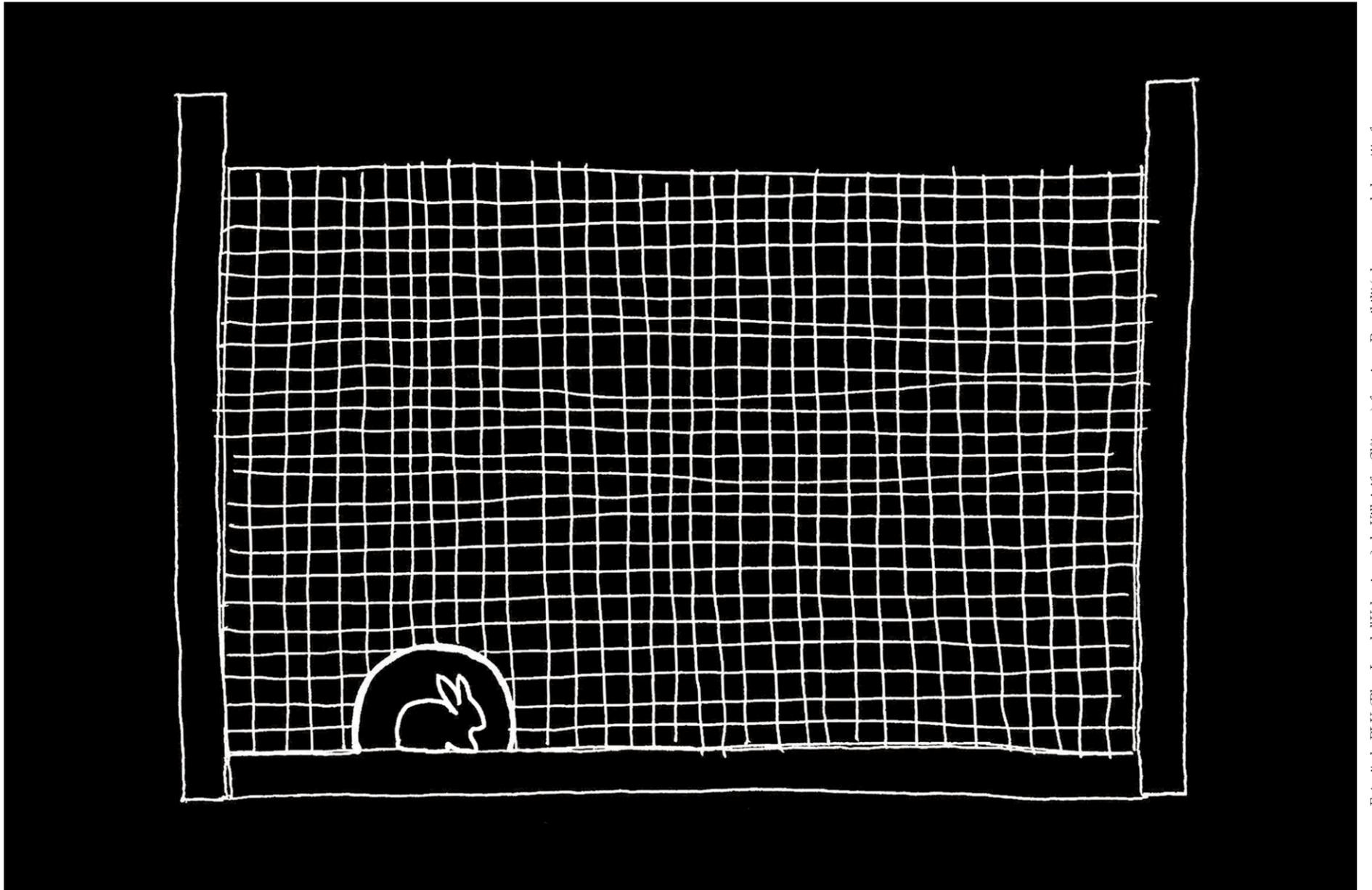
184

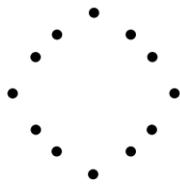
Animal malgré tout



*Journal de la Maison de l'Architecture
Occitanie-Pyrénées*

Juin 2021
2,50€





Maison de l'Architecture
Occitanie-Pyrénées

1, rue Renée Aspe
31000 Toulouse
05 61 53 19 89
contact@maop.fr

Entrée libre
du lundi au vendredi
de 10h à 12h
et de 14h à 18h

Abonnement :
www.planlibre.eu

Plus d'informations
sur les actions de la
Maison de l'Architecture
Occitanie-Pyrénées
www.maop.fr

Plan Libre
Journal de la Maison de l'Architecture
Occitanie-Pyrénées
Dépôt légal à parution
N°ISSN 1638 4776

Direction de la publication
Joanne Pouzenc
Rédacteur en chef
Sébastien Martinez-Barat
Comité de rédaction
Daniel Andersch, Guy Hébert,
Benjamin Lafore, Jocelyn Lermé,
Anissa Mérot, Philippe Moreau
Colombine Noébs-Tourrés,
Gérard Ringon, Fanny Vallin
Coordination
Joanne Pouzenc, Laëtitia Toulout
Direction Artistique
Pierre Vanni
Mise en page
Documents
Impression
Rotogaronne

Pour participer à la rédaction de Plan Libre,
contactez le bureau de rédaction à la Maison de
l'Architecture Occitanie-Pyrénées. La rédaction
n'est pas responsable des documents
qui lui sont spontanément remis.

Plan Libre est édité tous les mois
à l'initiative de la Maison de l'Architecture
Occitanie-Pyrénées avec le soutien du Ministère
de la Culture / DRAC Occitanie, de la Région
Occitanie Pyrénées-Méditerranée, du Conseil
Départemental de la Haute-Garonne, de Toulouse
Métropole, du Conseil Régional de l'Ordre
des Architectes et de son Club de partenaires.

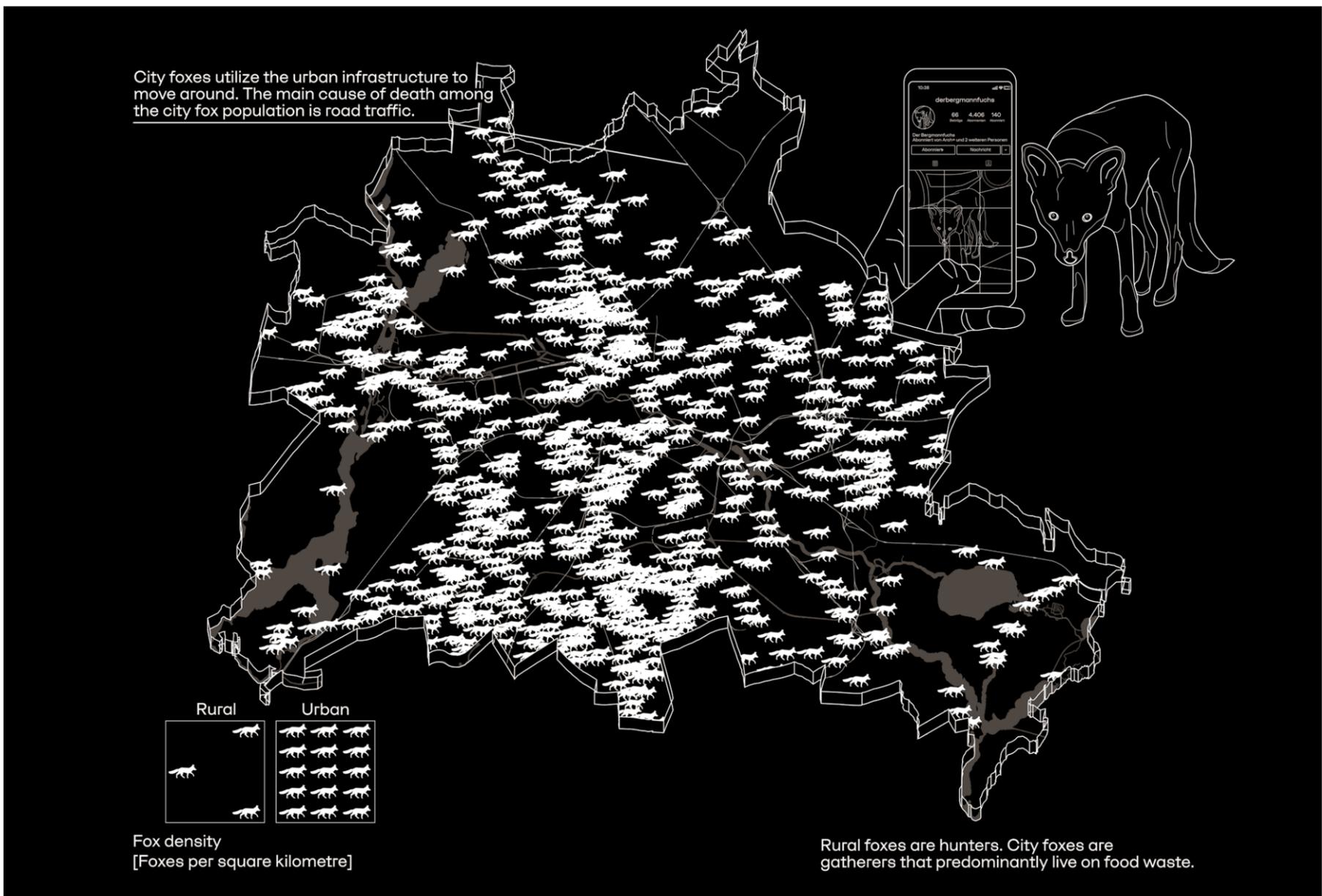


Les nouveaux règlements d'urbanisme de quelques communes invitent à réserver en pied de clôture le passage nécessaire pour la petite faune des villes. Cette attention aux mouvements des animaux non domestiques invités à traverser les domaines de l'habitation humaine indique une préoccupation retrouvée pour les vies animales. Une faible réparation qui prend acte de la continuité du vivant là où la ville moderne a instauré des coupures. Depuis la révolution industrielle, la ville occidentale s'est construite autour des oppositions nature-culture, animalité-humanité. L'architecture y apparaît comme l'accomplissement du génie humain enfin délesté de sa condition animale. Au contraire, les extinctions massives d'espèces ainsi que les épidémies récentes rappellent les liens des vivants, leur interdépendance. Malgré tout, l'humain est un animal.

Le réaménagement du Zoo de Vincennes au début des années 2000 offre un cadre exemplaire pour repenser cette distinction animalité-humanité. À partir de la structure du parc zoologique existant, paradigme moderne de la mise en spectacle du vivant, Véronique Descharrières et Bernard Tschumi mettent en œuvre les liens entre climats, faunes et flores en s'appuyant sur le concept de biozones développé par le paléontologue Albert Opper. Cet appel à la coexistence, plus qu'à la cohabitation négociée entre humain et animal, structure les réflexions de Léa Mosconi.

L'image au centre du numéro donne à voir un homme et un chien assoupis côte à côte, dans le décor d'une relation que l'on suppose quotidienne et intime. Elle s'inscrit dans une série élaborée au cours des années dans les à côté des commandes par le photographe Yann Stofer. Il y documente les affections des humains pour les animaux qui les accompagnent. Cette bienveillance infuse les recherches de Jean-Philippe Garric, en considérant l'architecture issue des cultures agricoles, nous laisse entrevoir une histoire préindustrielle de la coexistence entre les animaux et les humains et, à travers elle, les promesses d'une complicité des vivants.

Sébastien Martinez-Barat



Cohabitation - Cityfox, Moritz Ahlert, dans le cadre de « Mapping the Post-human City », 2021, développé par Moritz Ahlert et Alisno Skowronski, installation vidéo à 4 canaux (8 min). Cette œuvre a été développée dans le cadre de l'exposition Cohabitation en coopération avec le Museum für Naturkunde, Berlin. Cohabitation est un projet d'ARCH+ et est financé par la Fondation Culturelle Fédérale en Allemagne. cohabitation.de

Yann Stofer

Cave canem

Photographe

En remontant le fil de vingt années de photographies, j'ai croisé presque autant d'animaux que d'humains. Charly, mon chien, traverse mes clichés et ma vie depuis sept ans, comme les animaux de compagnie de tous ceux que j'ai rencontrés. En arrière-plan, en décor, en leitmotivs ou isolés dans un bord-cadre, ils m'accompagnent sans se manifester, avec fidélité.

184 p.3

PORTFOLIO

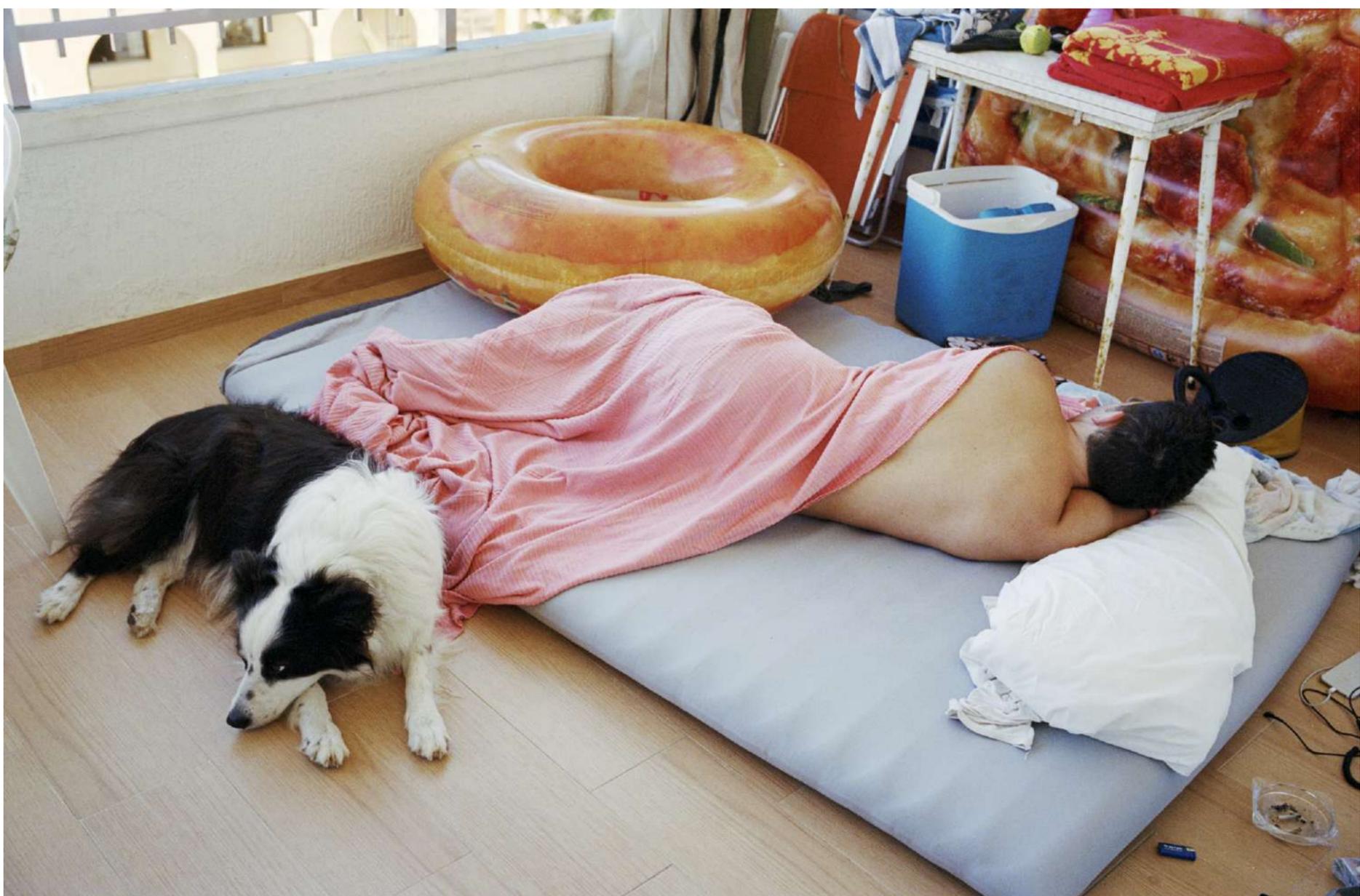
Juin 2021



Charly, Raymond et Josef. Mont Rebei, Espagne, 2017.



Jeunes adolescents pendant le 1^{er} confinement. Ivry-sur-Seine, France, 2020.



Antoine et Charly. Tavernes de la Vallidigna, Espagne, 2019.



Kaito, Sara le bébé et leurs dalmatiens. Tokyo, Japon, 2014.



Irma. Paris, France, 2020.



Chiens errants. Mont Rebei, Espagne, 2017.



Cheval docile. Napa Valley, USA, 2017.



Charlotte & Puppy. Paris, France, 2020.



Chiens de garde. Napa Valley, USA, 2017.



Cygne docile. Napa Valley, USA, 2017.



John Deere. Floride, USA, 2019.

**PRÉPARATION
AU CONCOURS
D'ARCHITECTE
URBANISTE
DE L'ÉTAT**
ENSA Toulouse

Soutenue par le ministère de la Culture, l'ENSA Toulouse propose une préparation intensive au concours d'Architecte Urbaniste de l'État. Au cœur de l'action publique, les AUE assurent des fonctions de direction, d'étude et d'expertise dans les domaines de l'urbanisme, du logement, de l'architecture et du patrimoine, du paysage et des sites. Un concours national de recrutement est organisé chaque année par les ministères de tutelle, suivi d'une formation d'un an, assurée conjointement par l'École de Chaillot et l'École nationale des ponts et chaussées. Les AUE sont ensuite titularisés et affectés à leur premier poste. *Dossiers de candidatures recevables jusqu'au 30 septembre 2021. Informations et candidature: toulouse.archi.fr*

EN LIGNE 
**CONFÉRENCE
EN LIGNE DE
NICOLAS MICHELIN**
ENSAM
École de La Réunion

L'École d'Architecture de La Réunion, vous propose de voir ou revoir une conférence en ligne: «L'INCONCEVABLE animée» par Nicolas Michelin, architecte et urbaniste. *En ligne sur Youtube: bit.ly/3wfgxnR*

**UNE NOUVELLE
ÉCOLE D'ARCHI-
TECTURE À ACCRA
(GHANA)**

L'African Futures Institute (AFI) est une nouvelle plateforme locale et internationale pour des discussions, expositions et publications sur l'architecture et les disciplines connexes, qui vise à offrir une expérience éducative innovante aux étudiant·es du Ghana, d'Afrique et du monde entier. L'AFI souhaite répondre au besoin pressant d'un nouveau modèle d'éducation qui rassemble les arts, les sciences humaines et les sciences, en éliminant les frontières disciplinaires et en offrant une expérience novatrice aux prochaines générations de penseur·euses, praticien·nes et militant·es. *Plus d'infos: africanfuturesinstitute.com*

DU 02/06/2021
AU 31/08/2021
**ÉVÈNEMENT
«LES VILLES
INVISIBLES»**
Negpos Centre
d'art photographique

Baptisé «Les Villes Invisibles», en hommage à Italo Calvino, comme une tentative de suite à ce récit fondateur et émanipateur, la programmation de cet événement se construit autour de trois pôles: expositions, cinéma et recherche. Les Villes Invisibles s'attachent à incarner la relation qui lie les images à la ville et à l'architecture; trois territoires entendus au sens large. *Negpos, Centre d'art photographique: 1 Cours Nemausus, 30000 Nîmes*

DU 05/06/2021
AU 04/07/2021
**EXPOSITION
«COHABITATION:
UN MANIFESTE
POUR LA
SOLIDARITÉ DES
NON-HUMAINS
ET DES HUMAINS
DANS L'ESPACE
URBAIN»**
archplus

L'exposition «Cohabitation: A Manifesto for the Solidarity of Non-Humans and Humans in Urban Space» [Cohabitation: un manifeste pour la solidarité des non-humains et des humains dans l'espace urbain] explore la relation ambivalente entre les humains, la nature et les animaux dans le contexte urbain. À travers les œuvres et analyses de plus de trente artistes, l'exposition propose une exploration à travers trois perspectives: de l'«Anthropocité» à l'«Écocité» jusqu'à la future «Zoopolis».

07/06/2021
**ANNONCE DE
LA BIBLIOTHÈQUE
IDÉALE 2021 /
PRIX ÉCRIRE
LA VILLE**
Association Prix
Écrire la ville - Toulouse

Le 7 juin, a été établie la «bibliothèque idéale» 2021. Les ouvrages seront discutés le 27 novembre 2021 par un jury de lecteur·rices, et le titre lauréat sera annoncé ce même jour, à la Cave Poésie en fin de journée. ■ *Hadrien Bels (2020) «Cinq dans tes yeux», Paris: L'Iconoclaste.* ■ *Béatrice Commengé (2020) «Alger, rue des bananiers», Lagrasse: Verdier.* ■ *Laurent Gaudé (2020) «Paris, 1000 vies», Arles: Actes Sud.* ■ *Gauz (2020) «Black*

Manoo», Paris: Le nouvel Attila. ■ *Olivier Hodasava (2019) «Une ville de papier», Paris: Inculte.* ■ *Jan Paremski et Rosa Bonaventure (2019) «Ici, la mer n'est plus», Lille: Les étaques.* ■ *Nicolas Rouillé (2018) «Timika», Toulouse: Anacharsis.*

DU 19/06/2021
AU 30/10/2021
**EXPOSITION
COLLECTIVE
«L'ÉTOFFE
DES RÊVES»**
Pavillon Blanc
Henri Molina

«L'étoffe des rêves» est un parcours d'œuvres qui emprunte aux motifs du rêve pour jouer avec l'architecture du Pavillon, intra et extra muros: Rebecca Konforti imagine des fenêtres en trompe l'œil sur la peau du bâtiment, Benoît Guimier installe ses anamorphoses grandeur nature en face du lieu, tandis que Fleur Oury et Charles Le Hyaric font écho à la nature organique et onirique du lieu. *Du mardi au vendredi de 13h à 18h30, le samedi de 10h à 18h30. Pavillon Blanc Henri Molina: 4 place Alex Raydmon, 31776 Colomiers*



Charles Le Hyaric, Régulus

DU 22/06/2021
AU 25/06/2021
**POPSU
MONTPELLIER
MÉDITERRANÉE
MÉTROPOLE**
POPSU Métropole

Après le premier grand événement du 17 mai 2019 intitulé «Métropole, métropolisation, territoires» qui avait rassemblé près de 80 acteur·rices du territoire de la région montpeliéraine, la plateforme locale du programme de recherche POPSU Métropoles organise le second grand événement POPSU Métropoles Montpellier: La métropole et les autres. En juin 2021, cette nouvelle édition s'organise sur plusieurs jours avec six rendez-vous afin d'étudier en quels termes poser la ville de demain. *Plus d'infos: bit.ly/2TZU0x1*

EN LIGNE 
24/06/2021, 18H30
**VISIOCONFÉRENCE
AGENCE
KEMPE THILL**
ENSA Montpellier

L'École Nationale Supérieure d'Architecture de Montpellier propose la conférence en ligne «PROTOTYPES» avec les architectes André Kempe et Pierre Berthelomeau de l'agence Kempe Thill, Rotterdam, modérée par Gilles Cusy architecte enseignant à l'ENSAM. *Zoom sans inscriptions, accessible à l'adresse: urlr.me/Rytv2*

LE 03/07/2021
ET 17/07/2021
**BALADES
ARCHITECTURALES**
Maison de l'Architecture
Occitanie-Pyrénées
avec la Ville de Toulouse

Deux parcours, deux voix: un·e guide et un·e architecte vous proposent une exploration originale des bâtiments modernes et contemporains de Toulouse, ainsi que des grands courants architecturaux qui participent à l'identité de la ville. *En partenariat avec la Maison de l'Architecture Occitanie-Pyrénées, l'Office de Tourisme de Toulouse et le Service d'Animation de l'Architecture et du Patrimoine.* ■ *Centre-ville: samedi 03/07 de 10h30 à 12h Rendez-vous devant la MAOP, 1 rue Renée Aspe, 31000 Toulouse* ■ *Île du Ramier: samedi 17/07 de 10h30 à 12h. Rendez-vous devant l'Hôtel du Département, 1 bd. de la Marquette, 31090 Toulouse*

DU 03/07/2021
AU 30/07/2021
**PIERRES
INSOLITES VISITES-
SPECTACLES
DU PATRIMOINE
EN OCCITANIE**
Eurek'Art

Comment valoriser le patrimoine auprès d'un public familial, en mêlant connaissances historiques et une approche sensible ou humoristique? Pour la deuxième année, «Pierres Insolites» arpentera la région Occitanie pour mettre en lumière les sites remarquables grâce à des visites-spectacles. ■ *3 juillet à 18h - Roquessels (34): Miniatures / Danse et chant* ■ *14 juillet à 16h et 19h - Nières (12): MURA / Danse et Cirque* ■ *17 juillet à 11h30 et 17h30 - Lombez (32): MURA / Danse et Cirque* ■ *17 et 18 juillet à 11h et 18h - Laroque (34): Faubourg / Théâtre de rue* ■ *20, 27 juillet à 18h - Nîmes (30): RedRuM / Théâtre de rue* ■ *30 juillet à 16h et 19h - Dorres (66): Visions / Théâtre de rue. Plus d'informations: bit.ly/3ivE1Ru*

DU 06/07/2021
AU 10/09/2021
**EXPOSITION
«LA JOINTURE
DES MONDES»**
Maison de l'Architecture
Occitanie-Pyrénées

Lors de leur résidence «Crossroads» à Colera en Espagne, les architectes et artistes Odysseas Yannikouris et Alessandra Monarcha ont été invité·es à explorer le paysage frontalier. L'exposition qui en résulte est une découverte du paysage à travers leurs regards. Accompagné·es de la photographe Claire Lavabre, iels proposent un nouveau récit de la jointure des mondes. Les frontières sont questionnées, comme lignes d'incertitudes et de tensions, notamment dans le contexte sanitaire récent où la notion de frontière a repris son sens premier: ligne de protection, ligne de gestion des flux et des corps. *Vernissage le mardi 6 juillet de 12h à 14h en présence d'Odysseas Yannikouris et Claire Lavabre Maison de l'Architecture Occitanie-Pyrénées, 1 rue Renée Aspe, 31000 Toulouse*



Yannikouris Monarcha, «un léger décalage à la jointure des mondes» © Claire Lavabre

DU 06/07/2021
AU 11/07/2021
**FESTIVAL DES
ARCHITECTURES
VIVES 2021**
Association
Champ Libre

Pour sa quinzième édition, le Festival des Architectures Vives à Montpellier se déroulera du 6 au 10 juillet 2021 et du 7 au 11 juillet pour le site de la Faculté de Médecine. Avec pour thématique le mot «Transition», le FAV continue cette année encore à sensibiliser le grand public à l'architecture, à mettre en avant une jeune génération d'architectes et à faire découvrir des lieux du patrimoine urbain inattendus. ■ *Le 06/07 de 14h à 19h puis du 07 au 10/07 de 9h à 19h* ■ *Du 07 au 11/07, de 9h à 19h pour le site de la faculté de Médecine. Plus d'informations: festivaldesarchitecturesvives.com*

DU 14/07/2021
AU 31/08/2021
**FESTIVAL
«LA COUR DE
L'EAU. LE COUR
ET L'EAU»**
La cuisine, centre d'art et
de design - ConstructLab
En collaboration avec la
Maison de l'Architecture
Occitanie-Pyrénées

Comment reconstruire notre relation au vivant, quelles alliances créer avec les sols, les rivières, la terre, les plantes, les arbres, les vivants, les non-humains, pour ne plus être dans une relation d'exploitation et d'extraction mais au contraire de collaborations et d'échanges? Le festival «Le cours de l'eau, la cour et l'eau» propose des ateliers collaboratifs et exploratoires rassemblant architectes, artistes, designer·euses, habitant·es, afin de construire, de réfléchir ensemble en prenant l'eau comme point de départ. *La cuisine, centre d'art et de design, Esplanade du château, 82800 Nègrepelisse*

31/07/2021
**NEUVIÈME ÉDITION
DU PRIX FEMMES
ARCHITECTES**
ARVHA, Association
pour la Recherche sur
la Ville et l'Habitat

Cette année encore, 4 prix sont décernés (Prix Jeune Femme architecte, Prix de l'œuvre originale, Prix femme architecte, Prix international) afin de mettre en valeur des œuvres et carrières de femmes architectes, dans le but d'encourager la parité dans une forte dominante masculine. Les seules conditions de participation au Prix sont d'être inscrite à l'Ordre des Architectes et d'être l'autrice des projets présentés.

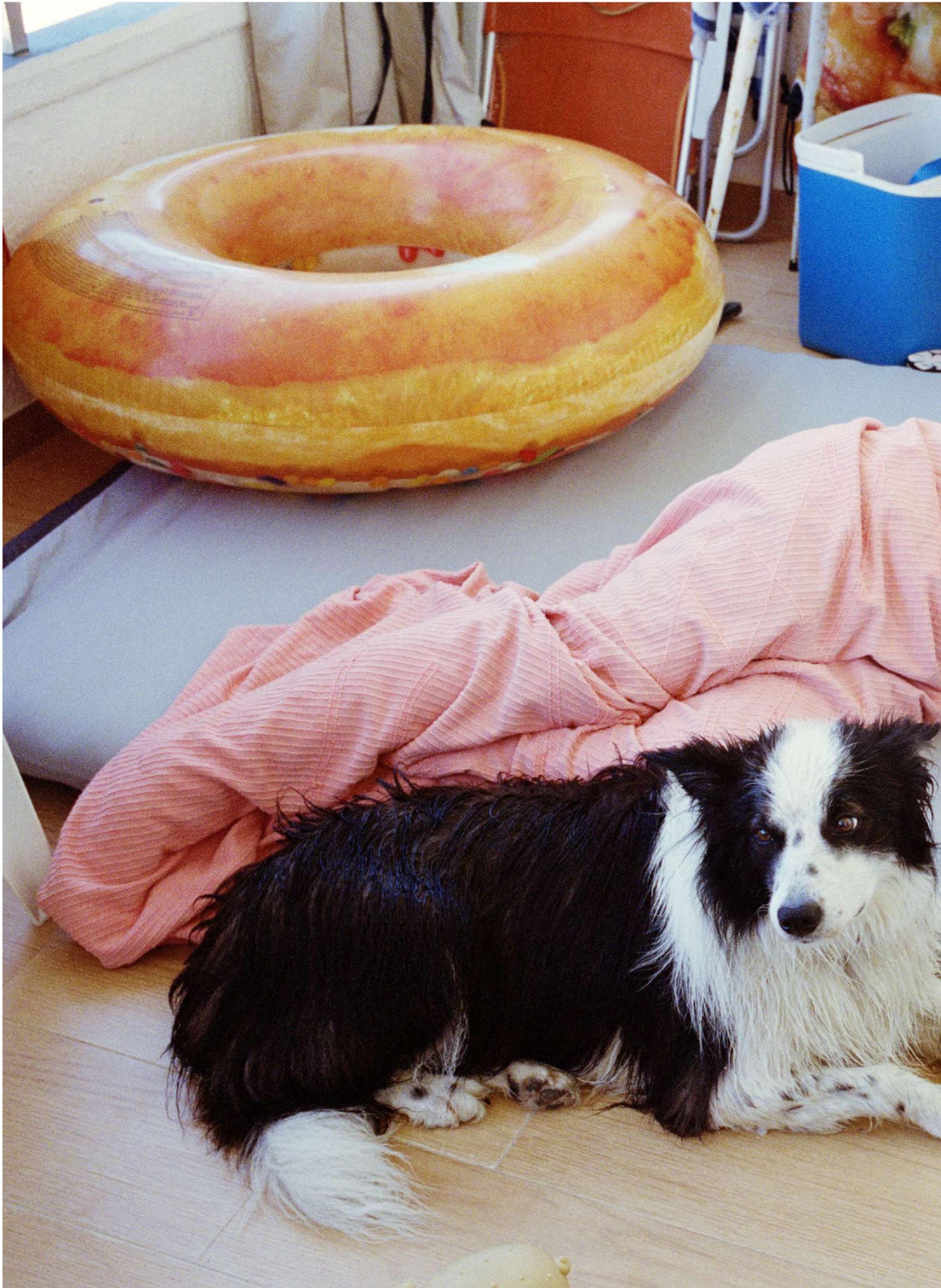


© Alex Lambert, ConstructLab

Appel à contributions

Plan Libre
se transforme:
proposez
vos textes
critiques
et subjectifs!

www.planlibre.eu 





Antoine et Charly, Tavernes de la Vallidigna, Espagne, 2019. © Yann Stofer

CRITIQUE
PAYSAGE(S) PROTOTYPE(S)

[Paysage prototype] est un studio de projet, niveau Master, encadré par Ophélie Dozat et Nicolas Simon à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Versailles. Le paysage comme prototype - du grec *prototypos* (*protos*: premier, *tupos*: empreinte), s'établit comme un modèle construit qui renvoie autant à une représentation (une façon de le voir) qu'à un aménagement (une façon de l'habiter). Si «chaque paysage a son langage» (Alain Roger, 1996), il est nécessaire d'en retracer ses singularités géographiques, naturelles et construites, par un travail cartographique mêlé d'échantillonnages, de prises de vue, de relevés, ou encore de maquettes issues de la matière locale - en fin de compte, il s'agit d'utiliser tous les médiums qui permettront de considérer le paysage comme une herméneutique. Dans ce cas, le paysage-prototype se définit par un ensemble de relations, un régime d'interactions et de coexistences, et cesse de n'être qu'un espace de contemplation esthétisé par un sujet. Sur trois années, ce studio de projet étudiera trois territoires aux typologies différentes : les Contreforts du Larzac, le Delta de la Camargue, le Plateau des Mille Etangs. La région des Grands Causses du Larzac désigne un ensemble de plateaux calcaires et dolomitiques qui lui confère une identité géomorphologique particulière. L'érosion et les dépressions tectoniques de l'époque du Jurassique ont formé un paysage de gorges et de vallées, de rochers ruiniformes et de falaises, dont l'ensemble des formes suit l'évolution d'un «modèle karstique» - une importante corrosion du calcaire sur une superficie de 15000 km². Ainsi, le territoire tout entier a été creusé, voir sculpté par le ruissellement des eaux, laissant apparaître une prédominance de roches érodées et de cavités souterraines. Face à la perméabilité et à la fissuration du sol en profondeur, les réseaux souterrains sont complexes et forment un système de réserves (grotte, aven, cavité) qui alimentent les sources en eau, en



Retrouver un horizon © Baptiste Chauvin, Léo Diehl, Lawan-Kitaa Toe

fonction des saisons. Telle une structure organisée sur trois niveaux - en relief, en surface, en souterrain - le territoire des Causses suit un modèle mécanique, de causes à effets, qui dicte des relations spatiales et des occupations propres à la nature même du lieu. Si l'appellation «Contreforts du Larzac»

renvoie à cette idée de nature architecturée, c'est bien parce qu'il existe une relation d'interdépendance entre les composants naturels et l'activité anthropique qui s'est développée. En tant que pilier rocheux, ce territoire sert de soubassement à toute occupation qui en utilise ses ressources; du chaos ruiniforme, c'est finalement un paysage d'architectures minérales qui ponctue cet environnement. La publication de l'atelier présente le territoire de Larzac comme une architecture composée de trois référents spatiaux: une structure, une occupation et une relation d'incidence. Le premier chapitre renvoie à la condition géomorphologique du territoire, à savoir considérer la formation des reliefs comme des limites spatiales, le deuxième concerne les modes d'appropriation du sol, et le dernier expose la corrélation de la nature et l'artifice, que l'on pourrait qualifier d'anthropocène. A travers la décomposition de 7 catégories naturelles, cirques/croupes, falaises/gorges, dolines/ouvalas, reliefs ruiniformes/lapiaz, vallées/versants, grottes/avens, plaines/plateaux, il s'agit de considérer le paysage comme un concept et tester une matérialisation du projet par idées courtes, elles-mêmes prototypes. Qu'elles renvoient aux contours ou aux niveaux altimétriques du territoire, à ses usages ou lieux d'habitats, ou encore à son échelle, mesure et granulométrie, les propositions d'étudiant-es exposent une architecture en lien direct avec son environnement, dont les formes et les matières entrent en connivence avec le site et les ressources locales ●

Ophélie Dozat, architecte et masterante à l'EHESS, suit actuellement un doctorat par le projet en architecture au sein de l'école de recherche Humanités, Création et Patrimoine de Cergy-Pontoise en partenariat avec l'ENSA-V. Ce studio de projet est mené avec Nicolas Simon, architecte et maître de conférence associé à l'ENSA-V.

CRITIQUE
BIODIVERSITÉ & PAYSAGE À LA RÉUNION :
TROIS TERRAINS DE RECHERCHES EN COURS SUR L'ÉVOLUTION
DES PRATIQUES ET SAVOIRS JARDINIERS EN MILIEU TROPICAL.



Jardin expérimental mars 2021 (haut) et avril 2021 (bas) © Sébastien Clément

La Réunion est un des points chauds de la biodiversité à l'échelle planétaire. Ce territoire tropical est aujourd'hui reconnu de façon universelle pour l'exceptionnelle diversité de ses paysages, la richesse de ses milieux et écosystèmes, caractérisés par un degré élevé d'endémisme. Sur cette île tropicale comme partout ailleurs sur la planète, la diversité du vivant s'effondre. Dans un contexte de crise mondiale sanitaire et écologique, ce travail de recherche soulève la question de l'évolution de notre rapport au territoire et à la biodiversité face à l'action du jardinage. L'hypothèse est que nous assistons, aujourd'hui, à une perte des savoirs et savoir-faire «traditionnels» relatif au jardinage, consubstantielle à une mutation des modes d'habiter insulaires, dans leur relation à une organisation de l'espace domestique comme le démontre Michel Watin dans ses recherches sur l'habitat traditionnel. Le Jardin est un lieu dans lequel peuvent être redécouvertes, repensées, partagées, saisies en leur diversité et culturellement intégrées les pratiques respectueuses du vivant. Ainsi considéré comme un lieu d'incubation et de transmission, le jardin peut être source de nouvelles manières de penser et d'agir, participant à une évolution du rapport homme vivant et nature société. Quelles relations entretiennent les jardiniers au vivant? Comment leurs pratiques influencent-elles l'évolution d'une biodiversité ciblée (faune et flore) au jardin? Dans ce travail, un premier chemin en recherche fondamentale met en valeur le rôle du jardinier dans l'évolution d'une biodiversité à travers une série de récits au cœur des jardins créoles. Une vingtaine d'entretiens auprès de jardiniers de tout horizon permettent d'analyser l'évolution des pratiques et la transmission des savoirs. Un second chemin porte sur la recherche par la création d'un jardin expérimental. C'est une friche herbacée en devenir, un champ des possibles. L'étude porte sur la capacité d'un collectif à concevoir, fabriquer et gérer un jardin avec

le temps. Une expérience originale et inédite en milieu tropical. D'une friche est né un jardin. Pour analyser les interactions jardiniers - biodiversité, l'espace est divisé en deux. Un jardin et une zone témoin où l'homme n'intervient pas. L'analyse comparative de l'évolution des espèces permet d'étudier l'influence des jardiniers sur le vivant. Cet espace a un rapport intéressant en termes d'échelle, il est proche de la taille du jardin créole traditionnel. Enfin, le troisième axe en recherche fondamentale s'appuie sur l'expérience de l'École du Jardin planétaire de La Réunion (issue du concept de Gilles Clément). Cette structure associative née en 2013 dont l'objet est la transmission des connaissances a organisé près de cinq cents actions en sept ans sur l'île. Un travail d'enquête auprès des seize mille participants tente de révéler les potentielles évolutions comportementales et pratiques en matière de jardinage. Ces trois chemins et actions croisées se rejoignent sur notre rapport à la Terre et au vivant. Les vecteurs étudiés sont les pratiques de jardinage et les méthodes sont l'acquisition des savoirs. Face aux enjeux sanitaires et écologiques actuels, cette démarche à travers une vision plus élargie du sujet suppose que les jardiniers aient peut-être un rôle important à tenir à l'avenir. Sont-ils en mesure de devenir des acteurs incontournables pour mener une transition écologique devenue indispensable? Comment jardiner ce monde demain? ●

*Sébastien Clément - Paysagiste, enseignant, doctorant en seconde année, Directeur de l'École du Jardin planétaire.
www.sebastienclement.fr*

Véronique Descharrières

Animal City

Architecte urbaniste, membre de l'Académie d'Architecture, associée et codirectrice de l'agence BTuA Bernard Tschumi urbanistes Architectes, Présidente de l'agence VEDEA.

La transformation du Parc Zoologique de Paris à Vincennes de 2009 à 2014 par l'agence Bernard Tschumi urbanistes Architectes et Jacqueline Osty paysagiste, est racontée à travers neuf mots-clés. Extraits de la conférence «La part animale de la ville» donnée à l'École d'Architecture de Paris Malaquais, et des livres «Architecture Zoo» et «Zoo, la métamorphose».

184 p.9

PROJET

Juin 2021

GIRAFES

ROCHER

ANIMALITÉ

Ici, pas de tabula rasa. Ce site exceptionnel requiert la plus grande attention. Tout commence par une évaluation précise et technique, une sélection appliquée, la protection systématique des ouvrages et des végétaux précieux à conserver intacts. Ils seront la mémoire des lieux, le repère de l'espace et du temps pour les générations suivantes.

Qui plus est, seize girafes, animaux intransportables, ont été laissées sur place, au cœur de l'ancien zoo. Il faudra faire avec elles. Soigneurs et vétérinaires vont se relayer pour entretenir l'extraordinaire troupeau, sans connaître à l'avance les réactions éventuelles engendrées par la présence d'engins démesurés et bruyants dans un univers jusqu'alors préservé. Les grues et mâchoires d'acier vont entamer un ballet permanent autour d'une simple palissade protégeant un morceau de terrain et ses occupants intouchables.

La priorité a été de recréer un écosystème pour chaque espèce afin d'assurer une mixité des groupes et un véritable cycle écologique. L'animal n'est plus seulement un objet emblématique de curiosité posé devant un décor artificiel. Il participe d'un rythme biologique qui s'inscrit dans un cadre compatible avec ses besoins et sa constitution. Il est le garant de l'équilibre souvent invisible de nos propres environnements et, par là même, en souligne la très grande fragilité.

Partir de la géographie des lieux à installer, des climats à recréer, des frontières à lever. L'architecture va cette fois s'insérer dans les plis et replis d'un territoire entier et lui dessiner un visage nouveau.

Se fondre dans l'espace et dans le temps de la visite, jusqu'à se confondre avec le site.

L'architecture s'apprécie ici dans sa capacité à organiser de nouveaux lieux sans se donner à voir comme un système unique ou fini.

Pas d'objets sans sujets; les dispositifs architecturaux mis en place agissent toujours en symbiose avec les autres composants et finissent par donner une vision multicouche de l'environnement.

Le 8 décembre 2008 marque la fermeture définitive du Parc zoologique tel que créé en 1934 à la suite de l'Exposition coloniale internationale de 1931 et imaginé par l'architecte Charles Letrosne sur le modèle des zoos nord-européens. Ces parcs animaliers suivaient un principe identique d'installation de rochers artificiels pour montrer les espèces exotiques, l'ensemble n'étant pas si éloigné des décors prestigieux des films hollywoodiens. Ainsi déserté après un peu moins d'un siècle d'exploitation, le site parisien est stupéfiant.

Bien sûr, il s'en dégage une force propre aux vestiges des lieux fastueux et marqués par l'Histoire, mais à cela s'ajoute aussi de nombreux indices sur la condition de vie des animaux et sur le travail des soigneurs de l'époque.

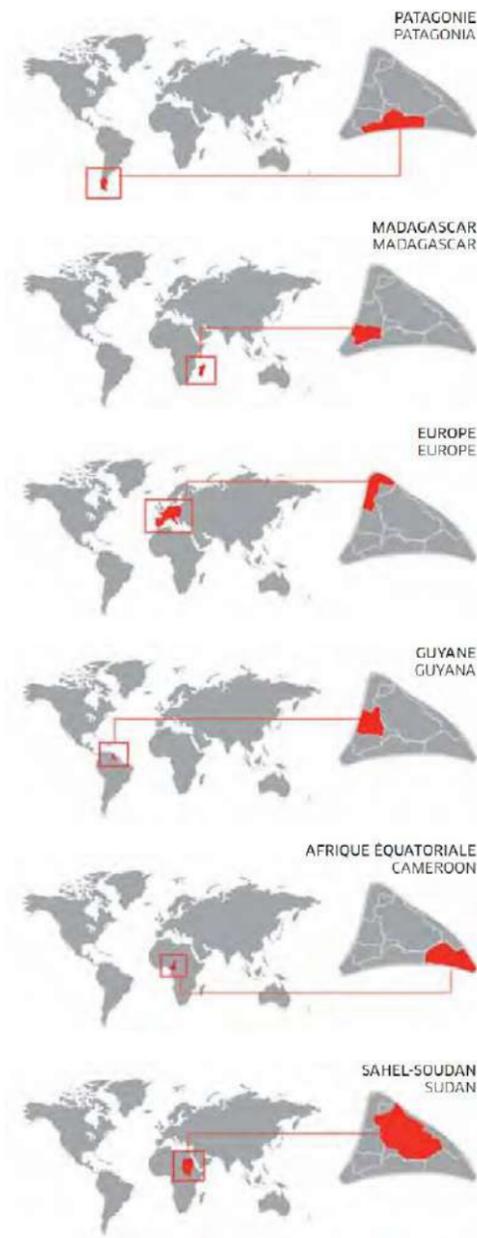
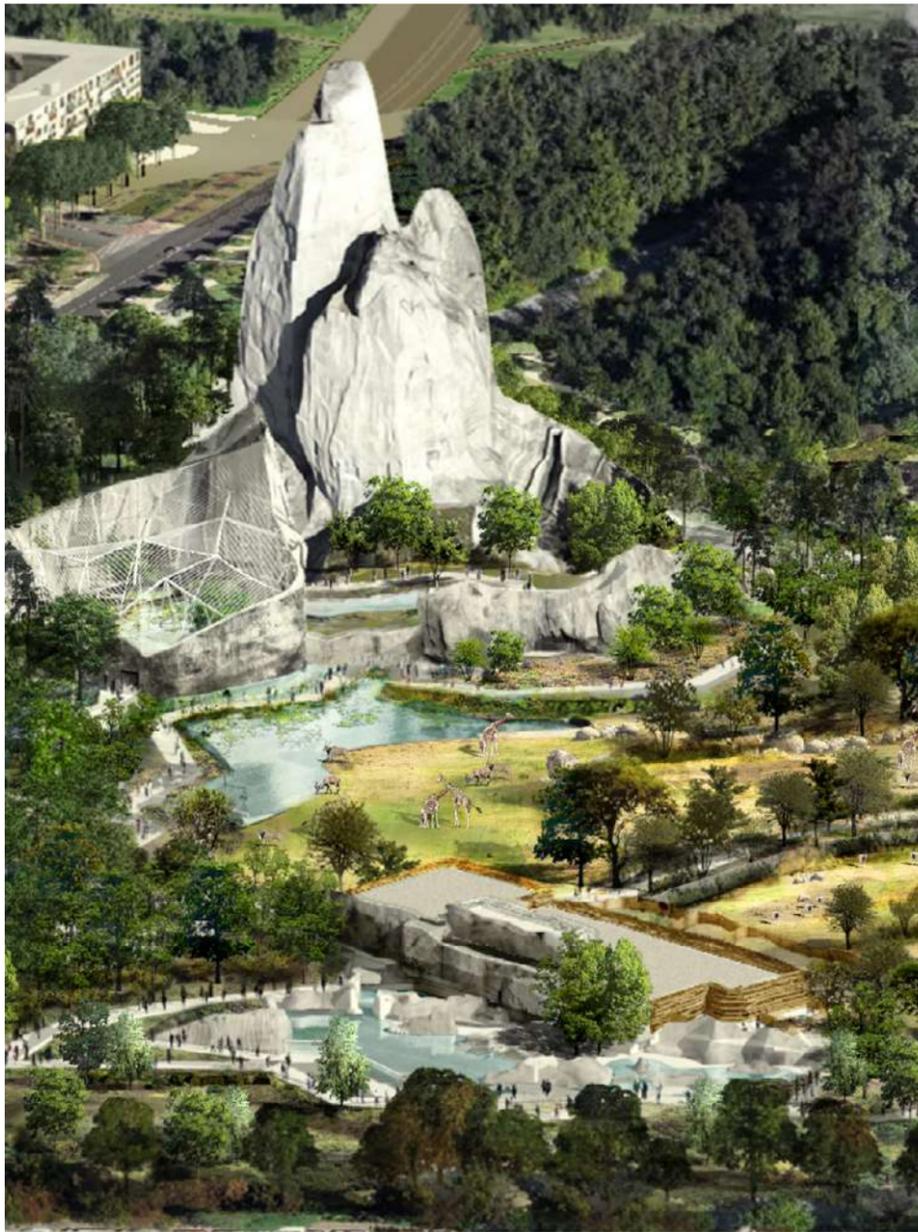
Sans nostalgie ni romantisme exalté, nous découvrons ces lieux étonnants empreints des traces du passé. Les nombreuses dégradations dues au travail du temps et le départ des animaux ne nous empêchent pas de constater l'incroyable mise en scène des collections vivantes qui furent présentées là. Les traces de la captivité sont encore fraîches. Un enchevêtrement de cages et de faux rochers forme un décor spectaculaire et singulier à deux pas de notre vie citadine. En extérieur, des rochers artificiels brunis par le temps et éventrés par les avaries de la pluie sont maintenant recouverts d'une végétation luxuriante.

Ces curieuses montagnes artificielles réactivent un imaginaire inépuisable dans nos esprits urbains. Le constat est évident. Le grand rocher associé au rocher des gardes et au rocher de la fauverie est une icône emblématique du Sud-Est parisien à partir duquel le nouveau projet peut s'implanter. Le concept historique d'une scénographie orchestrée par de faux rochers est entièrement repensé dans le nouveau projet pour mettre en lumière l'artificialité évidente mais bienveillante de ce dispositif reçu en héritage. Vrais rochers, faux rochers ou vrais faux rochers, le jeu se prête à l'infini, mais telle n'est pas la question.

L'animal a connu de nombreux statuts: divinités vénérées dans l'Égypte antique, animal des champs pour l'agriculture ou animal-produit industrialisé de notre époque. Dans la philosophie occidentale, l'animalité est pensée en comparaison de l'Homme comme un manque: l'animal n'aurait pas d'âme, de raison, d'histoire, de langage, de conscience, de sensation. Aujourd'hui, cette question a évolué, le statut de l'animal-sujet ouvr[e] à des droits propres à son bien-être et son bon traitement. L'anthropologue Philippe Descola [...] «entend dépasser le dualisme qui oppose nature et culture; la question est celle de l'intersubjectivité qui s'établit dans la relation entre l'animal et l'homme, dans leur spécificité et dans leur différence. Loin de proposer une sorte d'égalitarisme entre les deux, le véritable défi est de définir une notion de différence qui, d'une part, n'efface pas l'essence spécifique de l'être humain et qui, d'autre part, ne le détache pas de la continuité du monde naturel. Dans ce cadre, l'animal est reconnu selon son être-au-monde spécifique, alors que l'homme se profile comme une nouvelle dimension, sans perdre la parenté avec les autres vivants».

La recherche scientifique et éthologique nous apprend que les espèces vivantes ne sont pas assimilables à des collections muséologiques. Il ne s'agit pas seulement de recenser les espèces, mais bien de savoir comment elles interagissent entre elles. Comment elles migrent géographiquement, se dispersent, s'adaptent, évoluent. L'extinction de masse est en ce sens une extinction écologique des interactions entre espèces. C'est ce que les nouveaux parcs zoologiques tentent de préserver à travers la mixité dans les enclos.

Aborder le concept de Nature non pas comme champ d'opposition mais comme un territoire expérimental qui fusionne ou hybride les dispositifs entre eux. L'architecture réunit donc le biologique, et le synthétique ou l'algorithme. L'enjeu n'est plus d'imiter la nature, de copier ses formes comme dans le biomorphisme, mais de s'en rapprocher par la génération de systèmes évolutifs et vivants.



Gauche: Le nouveau zoo, surplombé par le grand rocher historique.
Droite: La création de biozones: parcourir la planète par extraits choisis.
© BTUA-VD-AJOA-Labtop

BIOZONES

PARCOURS

ENVELOPPES

Le message scientifique en ce début de millénaire dépasse la seule reconnaissance et classification des espèces endogènes pour les associer systématiquement à leur environnement. Le concept de biozones – développé par le paléontologiste français Alcide d’Orbigny (1802 - 1857) – permet d’observer la relation vitale entre différentes familles d’animaux et leur territoire.

Recherches scientifiques et éthologiques convergent vers une compréhension nouvelle de l’écologie qui met en avant la nécessité de redonner un rythme biologique à nos villes. Les jardins zoologiques d’antan sont aujourd’hui entièrement repensés pour développer les nouveaux concepts de biozones qui englobent la diversité des mondes vivants. Humains, animaux et végétaux partagent des territoires géographiques caractérisés par un climat, une temporalité et des ressources communes, d’où la nécessité de créer des domaines distincts que l’on appelle biozones.

Sur le plan stratégique, la création de cinq biozones en lieu et place de rochers thématiques choisis pour chaque animal ouvre en profondeur le champ du redécoupage territorial. Il s’agit ici de mettre l’architecture au service du règne animal et végétal en inventant de nouveaux paysages proches des milieux originels de chaque espèce tout en s’écartant des transcriptions simplifiées du naturalisme ou du biomimétisme. L’important n’est pas de recopier le monde vivant, même si celui-ci est riche d’enseignements, mais plutôt de l’inclure dans un système vaste et adapté aux besoins du bien-être animalier.

Les édifices jouent, dans la répartition géographique, le double rôle d’abris animaliers et d’édifice-frontière pour dessiner la limite des différentes biozones. Le projet peut être lu comme la stratégie d’occupation d’un site guidée par des scénarios qui combinent indétermination, interaction, innovation et information. Un paysage peut être un bâtiment, et un bâtiment peut être un paysage. Parcourir la planète par extraits choisis en plein cœur de Paris, c’est l’aventure inédite proposée dans le nouveau parc zoologique.

Le parcours de la visite s’installe au plus près des habitats d’un millier d’animaux. Le spectateur n’est plus face à un objet de curiosité mais à l’intérieur même de cet objet, au milieu de l’espace vital des animaux.

Après l’entrée et sa treille géante en forme de volière, le public traverse successivement la Patagonie et ses côtes rocheuses habitées par les manchots et otaries, le Sahel-Soudan et les grands mammifères, l’Europe et ses loups, loutres et rapaces puis les forêts sèches et humides des écosystèmes ancestraux de Guyane et de Madagascar où se cachent les petits primates et des oiseaux extraordinaires.

Parmi ceux-ci figurent une plaine africaine, une grande serre bioclimatique habitée par des espèces tropicales dont certaines en liberté, un ensemble de loges pour girafes, rhinocéros, zèbres, lions, grands koudous, autruches et addax, de vastes volières à traverser, des bassins subaquatiques pour pingouins, manchots et lamantins, des petites volières pour des primates de toutes origines. Autant de variétés que de situations particulières à créer pour les accueillir suivant leurs rythmes biologiques et leurs besoins de sécurité. Plusieurs édifices d’accueil des visiteurs reprennent exactement le dispositif d’ouvrages dessinés pour les animaux. L’homme est ici un animal comme les autres.

Cette cité des animaux est en réalité une accumulation de détails zootechniques si précis que sa conception renvoie plutôt à la complexité conjuguée d’un hôpital, d’un musée, d’un centre pénitencier et d’un parc récréatif. Devant ces paysages recomposés pour ne rien dévoiler des contraintes, les visiteurs transformés en explorateurs le temps d’une expédition fantastique vont côtoyer les animaux au plus près de leur habitat. Ici se joue, à travers de larges baies de vision, la rencontre toujours surprenante de la diversité des mondes vivants.

Un autre univers est aussi révélé, celui des soigneurs, des vétérinaires, des médiateurs culturels, tout un ensemble scientifique en quête de réponses et de solutions face à l’énigme perpétuelle de la pérennité de la vie sur Terre.

Le concept central de l’aménagement du site sur lequel s’appuie nos priorités relève de la topologie qui permet d’affiner la question des limites entre les objets. Les bâtiments s’établissent en des points précis tenant compte des vides à générer, puis des circulations, des enclos, des espaces verts et des plans d’eau qui s’organisent pour « environner » ces reliefs construits. Cette idée de limite est très visuelle. En mathématique, la topologie cherche à formaliser cette fonction et fait appel au concept de voisinage. L’environnement direct d’un espace infléchit donc ses propriétés. Un abri, un enclos, une clôture de sécurité, chaque élément du site pourra ainsi influencer la topographie ou l’implantation d’un ouvrage.

La matérialisation des limites, des enceintes, des transitions entre les espaces extérieurs et intérieurs est pensée dans la globalité du site par un dispositif d’enveloppes architecturales servant de « filtre environnemental ». Ainsi, l’espace utile des enclos est le lieu de l’installation de limites plus ou moins perméables selon l’organisation des circuits. Les filtres et enveloppes sont de plusieurs natures suivant les enjeux de chaque milieu paysager. Des grumes de bois massif pour dessiner les contours d’une plaine africaine inédite, des filets végétalisés ou simple maille pour les volières et abris des visiteurs, une membrane de verre bioclimatique pour recréer un climat tropical en plein cœur de Paris.

Des membranes végétalisées, entièrement vitrées ou encore articulées de bois massif, servent à décrire les contours géographiques des étendues nouvelles où sont installés en toute sécurité paysages et animaux. Frontières poreuses aux géométries distinctes, elles marquent la limite des enclos à l’air libre. Au-delà, des loges intérieures sont couvertes, ventilées, chauffées et autorisent toutes les combinaisons sociales des troupeaux: les naissances, les groupes de femelles avec ou sans petits, ou encore la possibilité d’isoler les mâles pour éviter des rivalités trop brutales.



Une variété de dispositifs et d'ambiances © Véronique Descharrières (haut) et Iwan Baan (bas)

184 p.11

PROJET

Juin 2021

MODULES

Au sein des biozones, il est nécessaire de protéger certains espaces pour héberger les animaux les plus fragiles, comme les petits primates, ou les plus dangereux, comme le puma ou le lynx. Une série de vingt-deux petites volières sont dispersées dans le parc. Elles ont en commun une structure analogue, mais déclinée en différents modules selon les particularités de chaque pensionnaire. Les petites volières s'installent facilement dans le paysage intérieur ou à l'extérieur au fil du parcours. Une douzaine de volières sont intégrées dans la serre pour héberger les espèces des forêts humides et chaudes: sakis, ouistitis, hapalémurs et ptéropus en font partie.

La collection des petites volières pourrait être infinie, elle se fond dans les paysages variés de Guyane, de Madagascar, d'Europe ou de Patagonie. Leur géométrie, la couleur noire des structures, l'échelle relativement petite par rapport aux étendues de paysage ou aux autres ouvrages en font un événement que le visiteur rencontrera régulièrement sur le parcours. Les petites volières sont conçues sur la base d'un réseau structurel en tubes d'acier noir dont les faces peuvent être recouvertes ou non de grillages spécifiques pour chaque espèce. Le module de base est un trapèze dont les nœuds sont placés dans des plans différents pour obtenir une surface vrillée dite en « selle de cheval » dont la géométrie garantit une tension continue et donc une absence de déformation du filet qui la recouvre. L'assemblage de deux trapèzes forme un volume hexagonal. Par itération, il est très facile d'ajouter des modules pour agrandir le volume de chaque enclos. Ainsi, les fossas, qui sont de petits félins très craintifs et dangereux, bénéficient d'une volière construite par l'addition de six modules, soit environ 180m² au sol.

Imagines comme de petites volières traversantes, les kiosques pédagogiques sont des abris identiques à ceux des animaux, mais cette fois-ci destinés aux visiteurs qui évoluent dans les mêmes ouvrages et partagent d'une certaine manière les mêmes conditions d'installation dans le paysage.

SERRE

Comment reproduire artificiellement à Paris l'atmosphère torride des régions situées sous les tropiques? Les écosystèmes de Guyane et de Madagascar supposent de fournir un climat tropical humide avec la conception d'une enveloppe architecturale bioclimatique afin de déclencher l'effet de serre. Le public comme les animaux sont réunis sous cette bulle de verre simplement posée sur un socle planté qui évoque un paysage foisonnant. Les pieds de la serre sont dissimulés dans l'épaisse forêt densément plantée. La voûte de verre de la serre semble soulevée au-dessus du sol.

Son imbrication dans le site et son horizontalité effacent tous desseins de proportion monumentale. L'idée est plutôt de créer un grand espace et d'animer la séquence de visite avec un événement climatique et spatial. L'étude rationnelle d'une efficacité maximale, à savoir faire plus d'espace avec moins de matière, conduit vers la géométrie sphérique retenue. La surface développée (4850m² d'enveloppe vitrée pour 4000m² au sol) offre ainsi le plus grand volume intérieur.

Elle est portée par des arcs de 90cm de haut reliés entre eux par un réseau de pannes pour dessiner une trame régulière accueillant les 6000 panneaux de verre aux dimensions standard de 1,5 x 0,75 m. Ce découpage relativement serré permet de générer les surfaces courbes des deux extrémités avec des panneaux en double vitrage de verre extra-clair quasiment droits et sans compromettre l'effet sphérique. Ils seront cintrés à froid sur un rayon de courbure maximal testé par prototype et validé par un Atex (avis technique expérimental).

La voûte d'acier est construite selon les proportions exactes des modèles d'études. Le volume sphérique en bout de nef rappelle la légèreté des structures des ballons dirigeables. À l'intérieur comme à l'extérieur, les petites volières s'imbriquent facilement grâce à leur géométrie irrégulière et à la différence de leur couleur noire identifiable dans l'épaisseur végétale.

VOLIÈRE

Point d'orgue de la plaine africaine, le grand rocher est transformé et amplifié à sa base par l'imbrication d'une volière géante traversée par le public. Son empreinte épouse l'ancienne fauverie. Un vide remplace un plein. Mais l'hybridation n'est pas uniquement justifiée par l'utilisation de deux types de structures différentes imbriquées l'une dans l'autre: le faux rocher et le filet tendu. Elle revêt ici une triple dimension architecturale et conceptuelle évidente: assembler un monument historique, le grand rocher de 1934 à un ouvrage contemporain, la grande volière de 2014; inverser et juxtaposer radicalement le concept des faux rochers vers celui d'une enveloppe filtre à traverser; établir une transition des matériaux: du béton lourd et rugueux vers le filet léger et transparent. La base de la volière en faux rochers est conçue par une modélisation de l'enveloppe. Pour réaliser la structure primaire, sa géométrie est simplifiée par une trace au sol ramenée à l'abstraction simple d'un disque de 50m de diamètre. Puis, pour travailler sur l'enveloppe irrégulière en béton projeté ou en filet tendu, le procédé algorithmique des fractales s'impose. On obtient par itération d'un processus géométrique bien défini une forme qui semble extrêmement variée. En réalité, l'étude des fractales montre que les nombreuses structures naturelles (montagnes, nuages, feuilles) apparemment d'une complexité extraordinaire présentent une même régularité géométrique. Les logiciels récents apportent une réponse rapide et simplifiée de ces formes géométriques irrégulières, mais le plus important reste de les transposer dans une pensée compatible avec le monde matériel de la construction. Pas moins de cent cinquante espèces vont cohabiter dans ce nouvel enclos protégé. Une multitude d'oiseaux en vol libre évolue sous l'abri en filets tendus. Au loin, la silhouette légère de la volière se détache de la plaine africaine et évoque déjà le spectacle donné par tous ces oiseaux de couleurs, de tailles et de comportements différents ●

Textes de V.Descharrières, sélectionnés et agencés par F.Vallin.

Jean-Philippe Garric

Loger les bêtes avec humanité

Architecte et historien

Jean-Philippe Garric est architecte, historien, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome et professeur d'Histoire de l'architecture à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

184 p.12

ENQUÊTE

Juin 2021

En 1802, l'architecte allemand Johan August Heine publie à Leipzig un magnifique volume intitulé *Traité des bâtiments propres à loger les animaux*. Il y présente, avec de très belles gravures, les édifices composant un domaine, qui tient tout à la fois du parc et de l'exploitation agricole. **(1)** Publié en français, dans une Europe alors unifiée par la force par Napoléon, il détaille la demeure du propriétaire et la disposition des autres habitations se trouvant sur la propriété, notamment dans le «village» qui comprend vingt maisons de «fermiers» – plus probablement des ouvriers – réunies en cercle autour d'une aire engazonnée où se dresse une église. Mais l'essentiel de l'attention de l'auteur se porte sur l'écurie, l'étable à vaches, la bergerie, l'étable à cochons, le colombier, le poulailler et le «logement» pour les canards et les oies, le rucher, le «logement» des vers à soie et, bien sûr, les chenils. Ces propositions architecturales soignées offraient aux occupants potentiels de ces architectures étudiées pour répondre aux besoins de chaque espèce, un cadre bâti d'une commodité et d'une élégance bien supérieures à celles de la plupart des abris des hommes et des femmes de l'époque, au point que quelques décennies plus tard ce travail, marqué par l'idéalisme grandiose des Lumières, semblait «trop magnifique». **(2)**

Loger ainsi les bêtes de la façon la plus adaptée et la plus attentive, à une époque où la plupart des humains habitaient «bestialement», **(3)** dans des maisons souvent réduites à une pièce unique et parfois privées de fenêtre, dépourvues d'aération, de confort, d'hygiène et de toute disposition séparant les enfants des deux sexes et les parents pour le couchage, pourrait choquer, comme un cruel contraste entre les loisirs champêtres éclairés des élites et la réalité obscure des vies des misérables. D'ailleurs le poète Fabre d'Églantine, dans une chanson passée à la postérité sous le titre *Il pleut, il pleut bergère*, mais d'abord intitulée *Le retour aux champs*, n'avait pas manqué de stigmatiser les penchants agricoles de Marie-Antoinette, offrant par là même un argument au prolétariat urbain, qui entonna dit-on cette comptine pas si innocente au lendemain de

la prise de la Bastille. Sans épiloguer sur une opposition politique, entre luttes sociales et soucis écologiques, qui conserve néanmoins plus de deux siècles après une part d'actualité, soulignons que la publication de Heine développait un point de vue alors partagé. Cette même année 1802, le comte de Lasteyrie, l'un des esprits les plus progressistes du temps, publiait à Paris un *Traité des constructions rurales*, où il défendait notamment l'humanité de bien traiter les animaux. Il écrivait: «*J'ai remarqué que plus un peuple est libre mieux il traite les animaux. Il semble que des hommes asservis et méprisés cherchent à se venger des vexations qu'ils éprouvent en tourmentant les êtres qui leur sont soumis*». **(4)** Tandis qu'en 1805, le théoricien et activiste de l'architecture rurale François Cointeraux, qui se revendiquait comme l'unique paysan-architecte de son temps, mettait sous presse deux brochures consacrées l'une aux faisanderies, l'autre aux bergeries, qui témoignent de son empathie pour les bêtes en question: une sensibilité fondée sur l'expérience et qui nourrit ses idéaux à leur égard. **(5)** Dans la première, il défend le principe d'un plan circulaire, un circuit propice à l'exercice et au mouvement croisé des animaux: «*Toute la journée se passe en courses: les Faisans ayant pris les uns leur route à droite, les autres à gauche, se rencontrent nécessairement et se reconnaissent, ce qui les attachent davantage les uns aux autres. Le coq surtout, ayant retrouvé une de ses femelles qu'il n'avait pas aperçue depuis quelques instants, l'en aime encore plus.*» Dans la seconde, il regrette tout d'abord que l'on ait été parfois jusqu'à «*refuser aux moutons, brebis et tendres agneaux, tous abris, les abandonnant hiver et été en rase campagne, sous le prétexte spécieux que la constitution de ces bêtes lainées, était plus que suffisante pour supporter toute la vicissitude des saisons*». Puis il imagine un abri en accord avec ses convictions philosophiques, en partant du principe néoplatonicien que: «*Le triangle équilatéral, cette figure symbolique de la perfection, renferme en elle seule tout ce que l'homme peut désirer pour bien loger le mouton*». **[FIG.1]** Ce que l'architecte Étienne-Louis Boullée

et avec lui les élèves de l'Académie royale d'architecture imaginaient en grand, quelques années plus tôt, pour la société régénérée qu'ils appelaient de leurs vœux, Cointeraux l'appliquait à la bâtisse «*la plus modeste et pourtant la plus utile*», pour parler comme à l'époque.

Certes il existait déjà de longue date, en ce début de XIX^e siècle, des édifices spécialement conçus pour y loger des animaux, qu'il s'agisse des écuries – mais l'on s'écarte avec les chevaux du strict domaine agricole – ou des colombiers, qui assumaient traditionnellement une valeur emblématique, en raison du privilège qu'ils représentaient. Pourtant, même si rien ne survient en un jour, la période de la Révolution et de l'Empire correspond bien à un moment de bascule qui voit l'agriculture passer d'une pratique coutumière à une approche raisonnée, du moins dans les terres les plus productives. Le monde rural connaît une nouvelle donne, caractérisée par une reprise en main par des élites renouvelées, aussi bien dans les pratiques et les techniques d'exploitation que dans les architectures. Si le pays demeure en très grande majorité rural, le poids des villes augmente de plus en plus, car la Révolution française provoque, avec la confiscation et la vente des Biens nationaux, une mutation majeure de la sociologie des propriétaires, davantage issus désormais du monde des affaires. Avec un retard sur l'Angleterre, on assiste en France à un début d'industrialisation, qui s'accompagne d'un souci de rentabilité confiant dans une gouvernance plus éclairée et des méthodes plus rationnelles. Au laisser-aller féodal et aux expérimentations des physiocrates du siècle précédent, succède une vision progressiste des exploitations, qui implique un investissement intellectuel et financier inédit.

Sur le plan architectural, la question se présente d'abord comme une volonté de tourner la page de ce que les auteurs contemporains dénoncent régulièrement comme les fruits détestables de l'intervention routinière de «mauvais maçons de village». S'appuyer sur un vrai savoir passe désormais par la parution de publications spécialement dédiées au domaine, qui entre ainsi plus largement dans

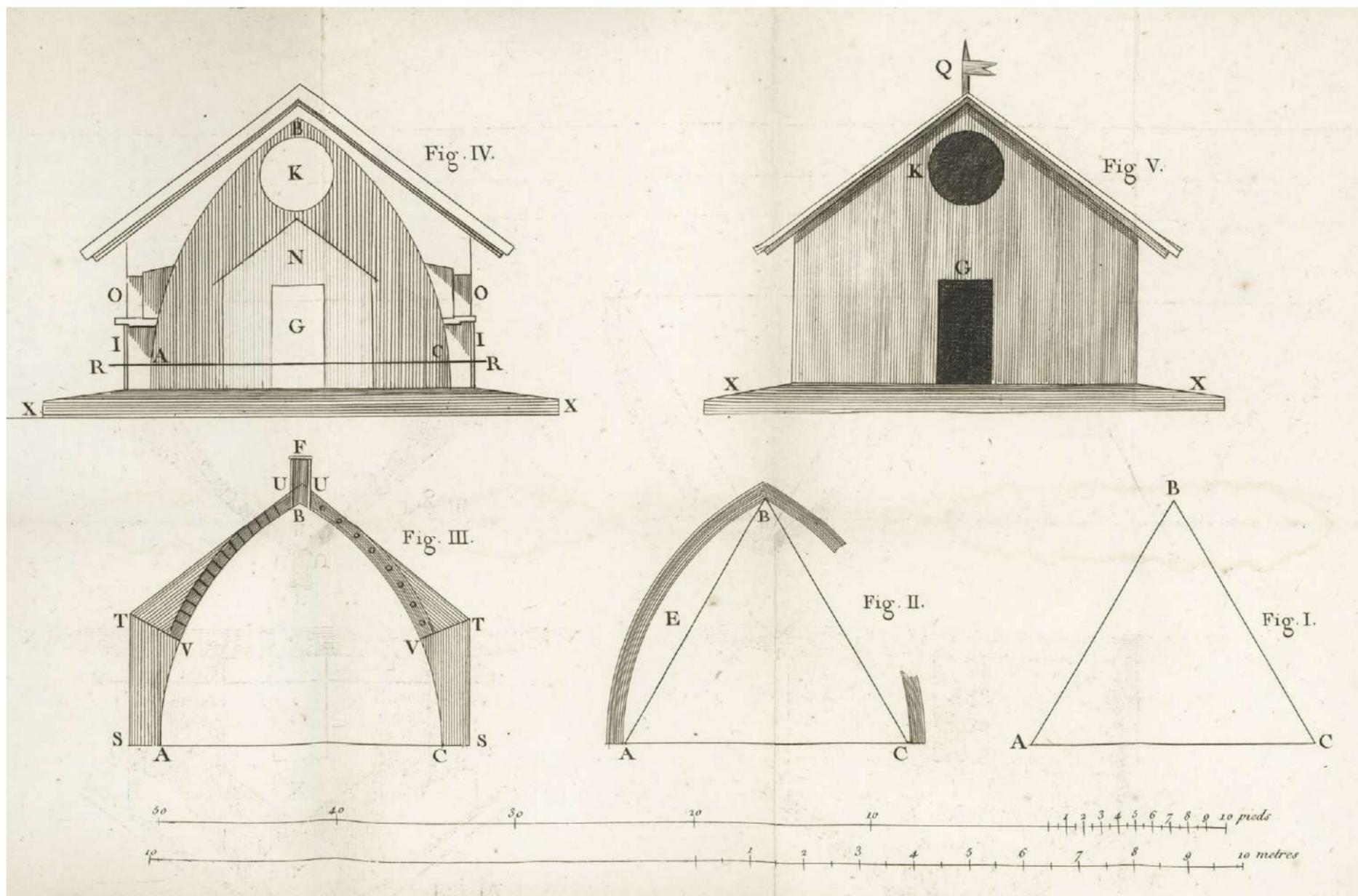


Fig.1. François Coignet, Coupes et façade d'une bergerie, Des nouvelles bergeries: de ce qui les constitue bonnes et très salubres, 1805.

la culture savante. (6) En un sens, cette extension du domaine de l'architecture rejoint – avec l'embourgeoisement de la société – d'autres domaines, comme celui de l'habitation ordinaire, où des programmes très modestes, jadis abandonnés aux entrepreneurs, intéressent désormais des architectes patentés. Mais ce mouvement reste inachevé. Comme en témoigne la persistance de dénominations concurrentes comme «architecture rurale», «constructions agricoles», «constructions rurales», «architectures rustiques», les édifices en question constituent un objet de débats et de réflexions partagé et parfois disputé entre des propriétaires qui entendent gérer leurs propres affaires, des agronomes qui élargissent leurs réflexions des pratiques agricoles au bâti, des constructeurs de différentes catégories – ingénieurs, entrepreneurs – qui s'estiment capables de traiter des programmes aux enjeux moins artistiques et des architectes, enfin, qui le plus souvent n'interviennent que pour les cas les plus spectaculaires et pour les missions les plus valorisantes et rémunératrices. (7) Ni tout à fait étrangère, ni parfaitement intégrée au domaine de l'architecture, la production des bâtiments «propres à loger les animaux» jouit donc d'une position marginale, qui présente l'avantage de la décharger du poids des pratiques académiques et des normes culturelles, qui pèsent sur les projets réputés plus nobles, et d'en faire ainsi un terrain propice aux expériences et à une forme de bricolage créatif. À l'écart de l'architecture éclectique du XIX^e siècle, que domine la pompe Beaux-Arts, l'architecture des fermes et des bâtiments d'exploitation correspond au volet rural d'un cadre bâti qui s'industrialise (8) et développe en parallèle de nouveaux programmes d'usines ou de logements ouvriers, tout en s'emparant de nouveaux matériaux.

Les réflexions et les réalisations se multiplient ainsi durant une période d'un siècle et demi, qui se clôt au lendemain de la Seconde guerre mondiale avec l'industrialisation massive du monde agricole et alors que la France devient vraiment urbaine. (9) Cet héritage offre aujourd'hui – avec le réveil contemporain d'un intérêt des architectes pour les

territoires et les réalités agricoles (10) – un champ d'observation encore imparfaitement connu, d'autant que les travaux historiques du dernier tiers du XX^e siècle, motivés par le «retour à la ville» des années 1970, se sont concentrés sur l'urbain.

L'architecture rurale n'a pas échappé cependant au développement des préoccupations patrimoniales, qui s'est porté, d'une part sur les architectures traditionnelles: lavoirs, bergeries, maisons traditionnelles, appréhendées notamment par les ethnologues comme des «architectures sans architectes» (11) et, d'autre part, sur les architectures «modèles», versions les plus achevées d'une ambition d'ordre, d'organisation et de magnificence à la fois rationaliste et culturaliste.

LES FERMES MODÈLES

De même qu'il imagina et bâtit des prisons modèles, le XIX^e siècle produisit en effet des fermes modèles et, dans les deux cas, il s'agissait de faire mieux, grâce notamment à des architectures pensées en adéquation aux programmes, dans des domaines par eux-mêmes très anciens. Les exemples venaient ainsi d'en haut et les premières contributions apparaissent dès le début du siècle. En 1828, l'ingénieur des Ponts et Chaussées Louis Bruyère, le responsable désigné par Napoléon pour chapeauter les travaux de la ville de Paris, toujours très attentif à privilégier les solutions simples et efficaces, publiait le projet d'une ferme pour une exploitation «de six à huit charrues» – donc de six à huit familles d'exploitants –, dans lequel, en dépit d'un léger caractère italien, en phase avec l'esprit du temps, l'expression architecturale privilégiait une rigueur rationaliste. En anticipant les demandes des agronomes, qui, selon lui, n'avaient pas encore bien établi le programme d'un tel édifice «pour les différentes localités» (12), il revendiquait déjà une vision industrielle et productiviste du monde agricole.

Parmi les nombreuses contributions qui lui succèdent on retiendra, pour sa proximité affichée avec le pouvoir, la revue lancée en 1859 sous le titre *Les nouvelles annales*

d'agriculture. *Revue des fermes impériales.* (13) Son auteur Charles Alfred Oppermann, également ingénieur des Ponts et Chaussées, ambitionnait de codifier ce domaine et d'éclairer l'ensemble de la production bâtie nationale, en proposant notamment des plans pouvant servir de référence et cela tant à propos de fermes de «première classe» que d'édifices beaucoup plus modestes. Pour ce faire, il se fondait sur des exemples français, mais aussi de nombreux cas étrangers, parmi lesquels d'immenses ensembles agricoles comme la ferme Britannia à Ghistelle ou la ferme modèle de Ruysselede, l'une et l'autre en Belgique. Il donnait aussi le plan d'ensemble d'une grande exploitation dans l'Ain, dont le fonctionnement reposait sur un petit chemin de fer: «Pour concentrer autant que possible les divers éléments de son exploitation, M. de Valbreuze les a réunis par un petit chemin de fer de 120 mètres de longueur qui est revenu (wagons compris) à la somme de 900 fr., soit 7 fr.50 le mètre de longueur. Il dessert tous les bâtiments du service. Il communique par l'une de ses extrémités avec le dépôt des pailles et fourrages, traverse la grange, la manutention des vivres où se trouvent les chaudières à vapeur pour la cuisson des racines ainsi que les marmites pour l'approvisionnement de la porcherie, le couloir de distribution, le préau, la cour de service, et arrive à la porcherie, l'une des parties les plus importantes de l'exploitation.» (14)

Dans le même volume et dans un tout autre genre, il publie un «poulailler et pigeonnier», présenté comme l'une des constructions les plus intéressantes de la ferme de Bornstedt en Prusse; en fait une bâtisse destinée à une population composée de 100 poules et coqs, de 35 canards, de 30 oies et de 30 dindes, ainsi que de 50 couples de pigeons, où chaque espèce trouvait dans une variété d'espaces étudiés spécialement le contexte le plus propice à son fructueux développement. [FIG.2] Symétrique en plan, selon un principe de composition évoquant les préceptes de l'École des Beaux-Arts, il comportait dans l'axe un poulailler en amphithéâtre avec des perchoirs disposés en gradins, qu'un esprit malintentionné pourrait regarder comme une satire

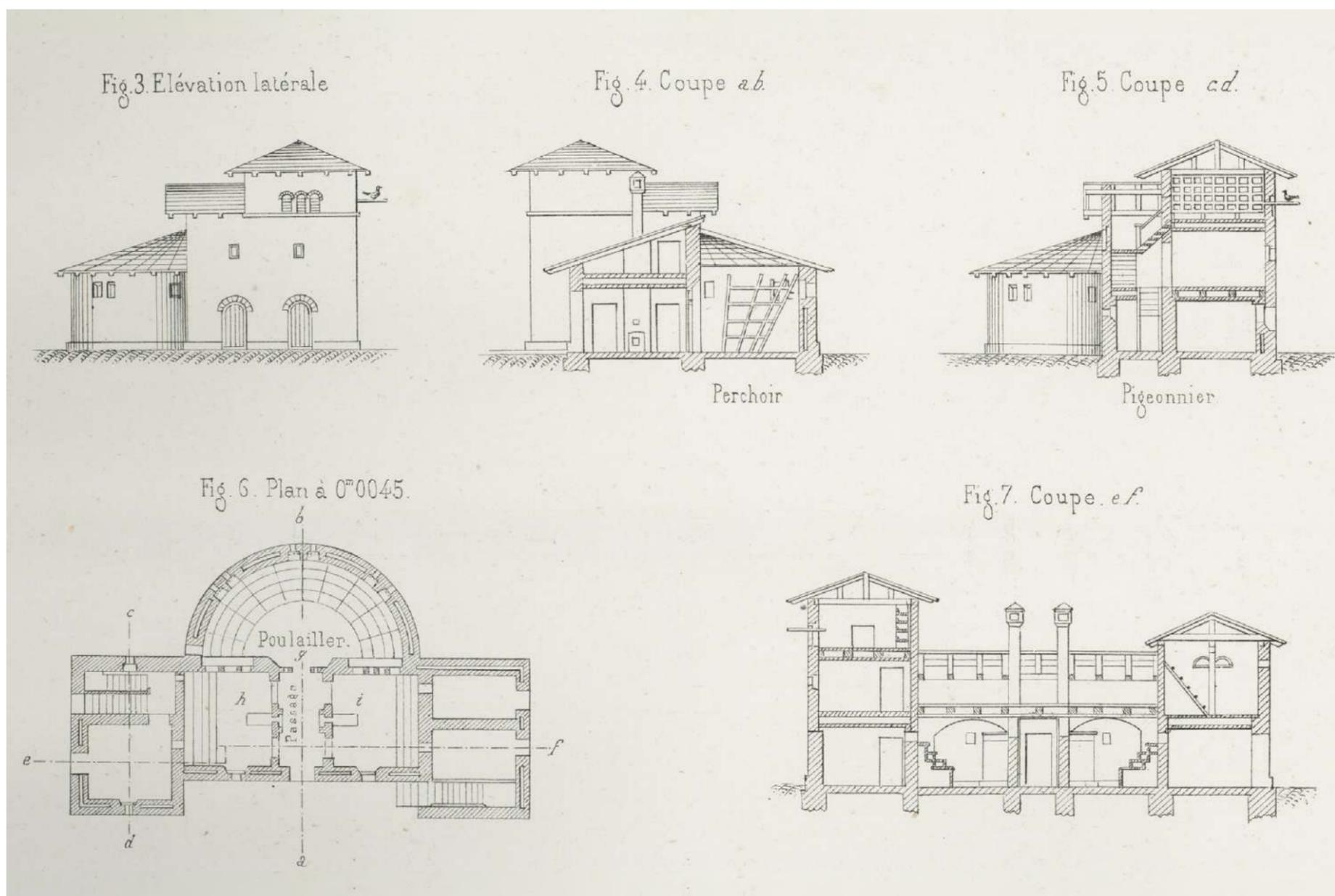


Fig. 2. Charles Alfred Oppermann, Poulailier et pigeonnier de la ferme de Bornstedt en Prusse. Nouvelles annales d'agriculture, 2^e année, 1860, pl. 10.

du monde académique. En élévation cependant, le corps latéral de gauche se développait davantage en hauteur que celui de droite, pour accueillir le pigeonnier, apportant ainsi une touche asymétrique et un effet pittoresque. Cette proposition présentée ici avec le plus grand sérieux n'abandonnait pas, ainsi qu'on s'en rend compte, toute ambition artistique au profit de la rentabilité ou de la fonctionnalité. Au contraire, ses toits débordants à faible pente, ses baies en plein cintre, l'arrangement complexe de ses volumes, manifestait clairement son ancrage dans une tradition néo-italienne, bien présente en France dans les premières décennies du siècle, mais aussi comme on le constate ici en Prusse, dans la lignée du grand architecte local Karl Friedrich Schinkel et notamment de la maison du jardinier qu'il avait construite à Charlottenhof quelques années plus tôt. De fait, qu'un tel modèle puisse paraître encore pertinent en 1860 cela montre la lenteur d'une évolution qui se caractérise par l'abandon progressif des références culturelles néoclassiques – ou italiennes – au profit, d'une part d'une rationalité programmatique, de l'autre de la réintroduction de solutions formelles et surtout techniques liées au terrain, mélange de pragmatisme, de néo régionalisme, mâtiné dans les cas les plus prestigieux d'emprunts à l'éclectisme.

Une génération plus tard, les fermes de Platé et de Thoriau, aménagées par l'industriel Armand Moisant pour son domaine de la Donneterie et couronnées par la Prime d'honneur d'Indre-et-Loire en 1892, témoignent d'un nouveau changement d'époque. (15) La fortune de cet industriel parisien spécialiste des constructions métalliques lui avait permis d'investir massivement sur les terres d'origine de sa famille, sans le souci d'un retour sur investissement à court terme. Dans une propriété qui culmina à plus de 2000 hectares, autour d'un ancien château Renaissance reconstruit par Louis-Charles Boileau, l'architecte avec lequel il avait collaboré pour l'édification des magasins du Bon Marché, il organisa deux exploitations, totalisant 500 hectares, dont il prit lui-même la tête. Il s'agissait de transposer à l'agriculture des méthodes et des ambitions

de l'industrie: une expérience grandeur nature, dont les bénéfices attendus par le propriétaire n'étaient pas, loin s'en faut, uniquement financiers. Selon un mouvement caractéristique de l'époque la démarche de Moisant consistait à prendre en main le monde agricole en le faisant bénéficier des leçons du monde urbain industriel. Si cela comportait des enjeux économiques, il visait surtout à faire la démonstration de l'efficacité de cette méthode innovante. Ce qu'ambitionnait en premier lieu ce propriétaire c'était de jouir de sa richesse en condottière des temps nouveaux, en administrant le monde agricole suivant des méthodes inédites et inspirées par une esthétique de l'organisation et de la mécanisation, qui n'était plus celle des hameaux néo normands prisés par les aristocrates de l'Ancien Régime, ni celle des paysages à l'italienne, dans lesquels les nouveaux propriétaires du Directoire et de l'Empire voulaient lire une promesse d'harmonie sociale. L'idéologie qui lui servait de guide le conduisit à aborder l'architecture rurale comme une architecture industrielle, selon une rationalité et un pragmatisme sans faille, secondé du reste par les progrès de l'hygiène et de la science vétérinaire. Julien Guadet l'un des principaux professeurs des Beaux-Arts de la fin du siècle revendiquait d'ailleurs cette approche comme la seule raisonnable, lorsqu'il proclamait en 1899, en se moquant à sa façon de Marie-Antoinette: «Il faut bannir ici, toute prétention mièvre, tout hors d'œuvre, tout enfantillage: le petit Trianon est un joli joujou, amusant dans son cadre et dans sa mise en scène aristocratique: ce n'est pas de l'architecture rurale.» (16)

Mais les fermes modèles, comme les édifices modèles répondant à d'autres programmes, ne représentaient que la partie la plus visible d'une production bâtie très abondante et qui, pour l'essentiel, limitait ses ambitions en raison des impératifs économiques. Car, comme l'observait Ernst Bosc dès 1875, «sacrifier à la gloriole de posséder une belle ferme, bien construite avec d'excellents matériaux» et ainsi dépenser «son argent pour donner à ses voisins une ferme modèle, et pour obtenir une médaille ou une prime dans les grands concours agricoles» relevait davantage de la vanité que de la conduite

raisonnable d'une propriété. (17) À moins que cela ne réponde à des visées politiques, dans un monde où un domaine agricole pouvait servir de base à un fief électoral.

Car la part principale dans la production de tels édifices revient à des notables: même Elisa Baciocchi, l'une des principales figures du clan Bonaparte, cousine germaine de Napoléon III et nièce de Napoléon 1^{er}, acquiert en 1858 un domaine en Bretagne et transforme le bourg agricole de Colpo, érigeant une église, un presbytère, une mairie, une école et des maisons paysannes dessinées par Joseph Fleury Chenantais (18): le monde rural permettait de régner en tyran éclairé sur de petits royaumes! Le *Traité des constructions rurales* de Louis Bouchard-Huzard, qui reflète les grandes heures de la ferme modèle, montre aussi, avec une abondance d'exemples réalisés, plus ou moins perfectionnés pour la publication, une multiplication de solutions formelles.

GÉOMÉTRIE ET TYPOLOGIE RATIONALISTE

Comme la faisanderie ronde et la bergerie en triangle de François Cointeraux, les logements des animaux, dépouillés par principe comme par économie, détournent des références culturelles, comme le plan basilical ou bien la rotonde, et privilégient des géométries simples et des volumes réguliers. Plusieurs auteurs publient ainsi des étables à plan centré, comme Bouchard-Huzard, qui propose une version parfaitement circulaire, en expliquant le parti de cette forme idéale par les mensurations des vaches, plus étroites selon lui à l'avant qu'à l'arrière et donc prédisposées au plan en éventail: «La conformation des bêtes à cornes, dont la tête est beaucoup plus étroite que le reste du corps, et surtout que la partie postérieure, permet de les ranger circulairement de manière que leur tête soit du côté du centre...». Cette préférence ne l'empêche pas de reconnaître «que le mode de construction circulaire entraîne quelques difficultés d'exécution, que les boiseries, les charpentes, les toitures sont plus difficiles à établir, et qu'en somme le prix de revient est assez élevé...» (19)

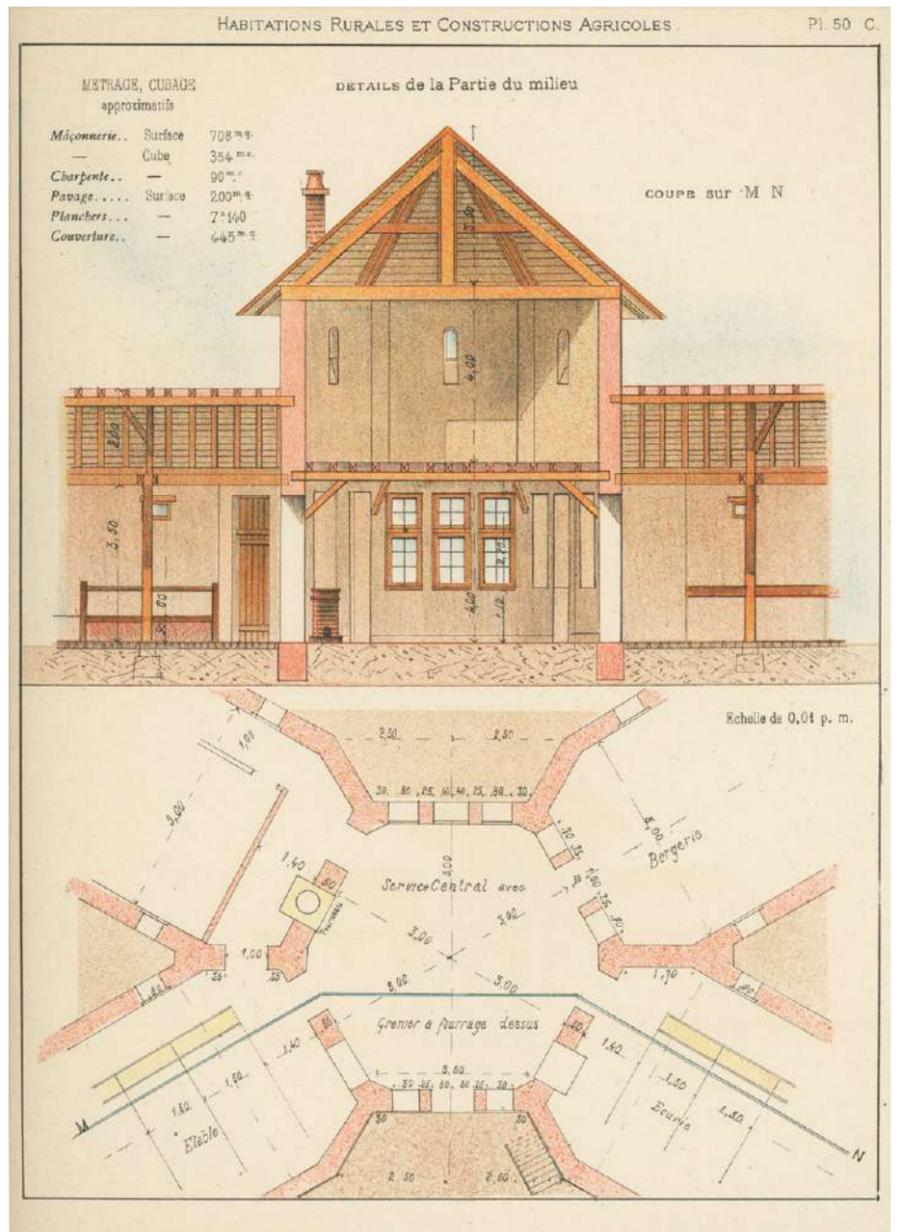
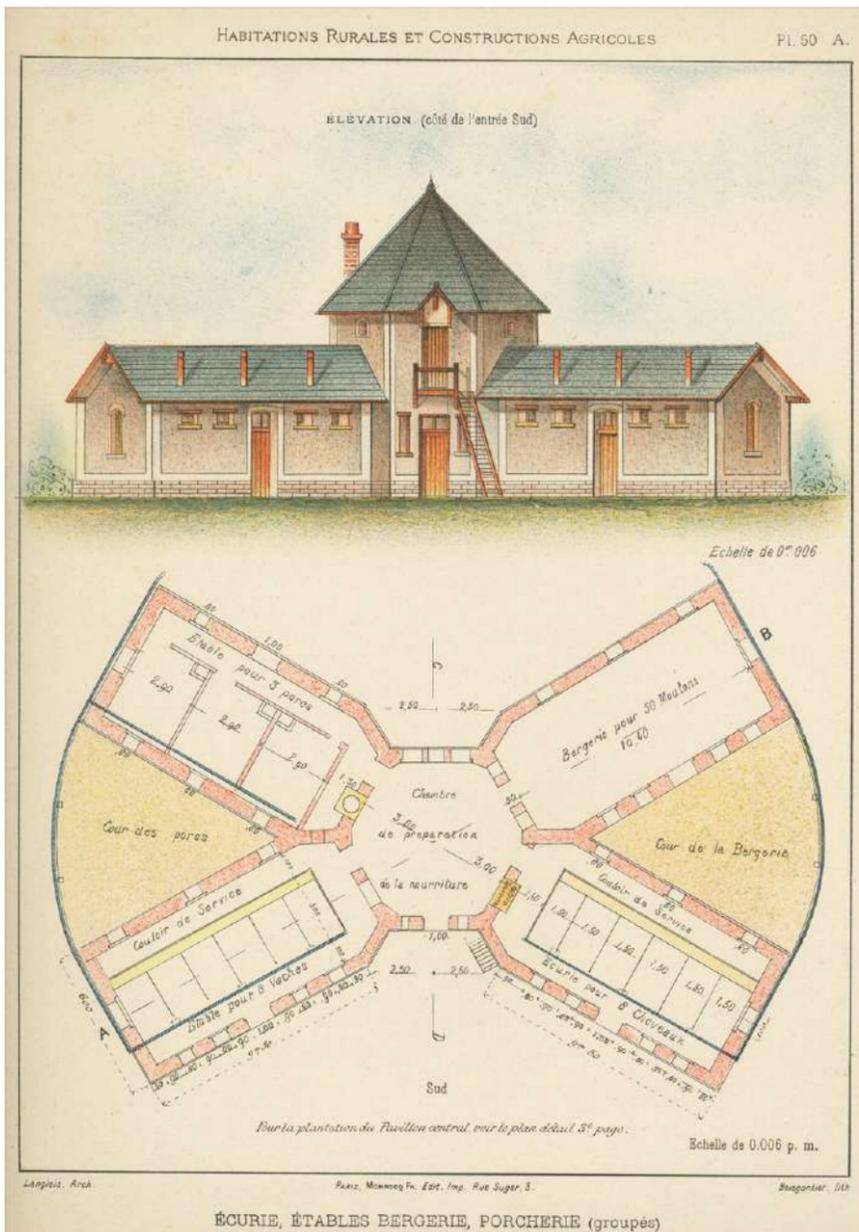
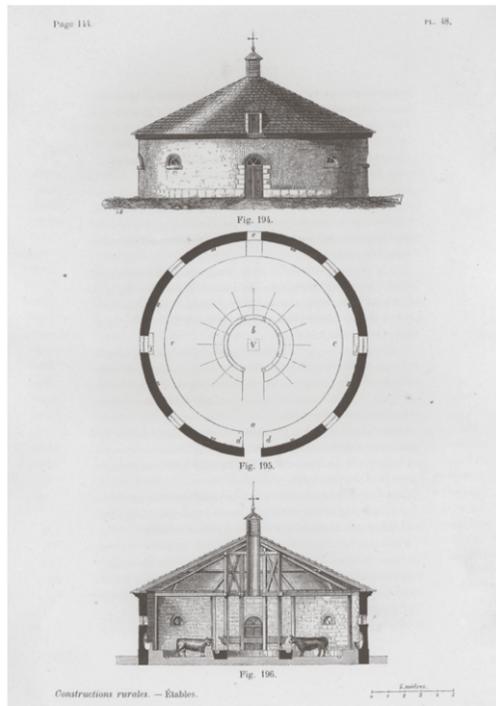


Fig.3. Léon Langlois. Élévation et plan d'une écurie, étable, bergerie, porcherie et détail en coupe dans un seul bâtiment en X et en plan de la partie central. Nouvelles habitations rurales et constructions agricoles, 1891, pl. 50A et 50C.

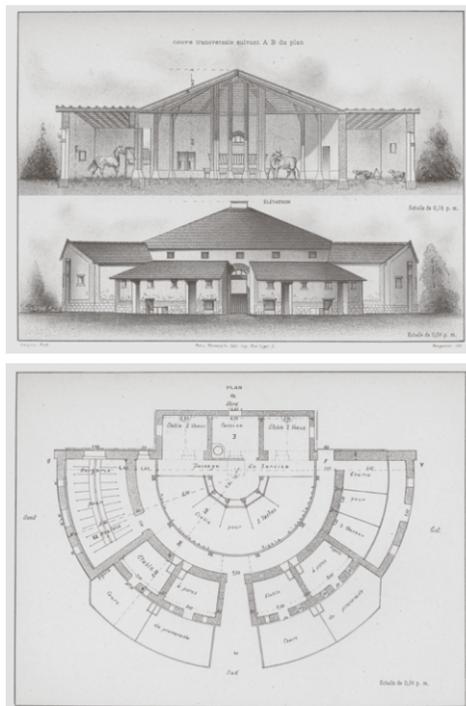
184 p.15

ENQUÊTE

Juin 2021



Élévation, plan et coupe d'une étable circulaire, dans Bouchard-Huzard, Louis, Traité des constructions rurales..., Paris, Vve Bouchard-Huzard, 1858-1860, pl. 48, p. 144.



Léon Langlois. Coupe, élévation et plan d'une écurie, étable, bergerie, porcherie, dans un seul bâtiment en hémicycle, Nouvelles habitations rurales et constructions agricoles, 1891, pl. 33A et 33D.

Une trentaine d'années plus tard, Léon Langlois présente à son tour une étable à plan rayonnant – cette fois en hémicycle –, qui rassemble les différents animaux dans un seul édifice composite monumental dont les espaces annexes additionnés en appentis ressemblent à des chapelles adossées au volume central. Dans le même ouvrage, le même principe d'une réunion des différents programmes de bâtiments d'élevage des grands animaux : l'étable, l'écurie, la porcherie et la bergerie, est mis en œuvre pour composer un exemple plus original et sophistiqué, suivant un plan en X, dans lequel chaque branche identique en volume accueille une espèce différente. Sur la seule base formelle, on pourrait presque croire que l'architecte de ce projet s'était inspirée du pavillon de chasse dessiné par Filippo Juvarra pour Stupinigi. (20) [FIG.3]

Enfin, dans la hiérarchie morale des grands mammifères de la ferme, le cochon vient le dernier. Injustement comme le remarque Eugène Gayot, car : « le pauvre sait bien tout ce qu'il vaut, parce qu'il a appris à mesurer à quel point il répond à ses soins, à son affection, combien les dépenses de son élevage, de son entretien et de son engraissement, constituent un bon placement ». « Je voudrais, ajoute-t-il, relever le porc de l'injuste abaissement où l'ont mis les préjugés, les erreurs, j'allais dire l'ignorance des gens du monde. On prête à ce pauvre animal les goûts les plus dépravés, une sordide saleté, et un penchant à la férocité bien démontré par les histoires horribles qu'on se plaît à raconter sur son compte... » (21)

Des bains porcins étaient-ils propres à améliorer leur image? Jules Grandvoinet en présente un exemple dont il

décrit le fonctionnement. Il consistait à conduire le troupeau en file par un canal circulaire, en l'obligeant à progresser dans l'eau puis, à un certain point, à nager : en avance là encore sur l'hygiène de bien des humains. (22) ●

- (1) Johann August Heine, *Traité des bâtiments propres à loger les animaux qui sont nécessaires à l'économie rurale...*, Leipsick, Ed. Voss et Cie, 1802. (2) Bouchard-Huzard, Louis, *Traité des constructions rurales...*, Paris, Vve Bouchard-Huzard, 1858-1860, «Bibliographie». (3) Selon les mots d'une très vieille paysanne rencontrée à la fin du XX^e siècle dans le pays nantais, qui devant la ruine d'une maison désormais éventrée que nous observions, s'approcha et nous dit : « Et oui. On vivait bestialement. » (4) Charles Philibert de Lasteyrie du Saillant, *Traité des constructions rurales...*, Paris, Ed. F. Buisson, an X (1802), p.54, note. (5) François Cointeraux, *Des nouvelles dispositions et constructions des faisanderies, et des moyens de multiplier les faisans...*, Paris, l'auteur, 1805; *Des nouvelles bergeries, de ce qui constitue bonnes et très salu-bres : de l'application de ce principe aux vieilles bergeries*, Paris, l'auteur, 1805. (6) Voir notamment la bibliographie téléchargeable sous forme de document pdf sur la page <https://www.inha.fr/fr/agenda/parcourir-par-annee/annees-2004-2013/l-art-de-batir-aux-champs.html>; ainsi que notre ouvrage : Jean-Philippe Garric, *Vers une agritecture. Architecture des constructions agricoles 1789-1950*, Bruxelles, Mardaga, 2014. (7) Sur la question d'un domaine partagé entre différentes catégories d'acteurs, voir Jean-Philippe Garric, «Vers une agritecture: pour une histoire des constructions agricoles», dans Johanna Sery et Frédéric Saunier (dir.), *Ruralité et métropolisation, à la recherche d'une équité territoriale*, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2016, p.34-46 (8) François Loyer, *Le siècle de l'industrie*, Paris, Skira, 1983. (9) Hervé Cividino, *Architectures agricoles, la modernisation des fermes 1945-1999*, Rennes, PUR, 2012. (10) Soline Nivet, «L'architecture à la campagne», dossier dans *D'Architecture*, n°211, sept. 2012, p.37-51. (11) Selon le titre de l'ouvrage de Bernard Rudofsky, *Architecture Without Architects. A Short Introduction to Non-Pedigreed Architecture*, New York, The MoMA, 1964. (12) Louis Bruyère, *Études relatives à l'art des constructions. Tome second*, Paris, Bance aîné, 1828, 11^e recueil, «Projets de diverses constructions indiqués sur le plan du village de ***». (13) Dirigée par Charles Alfred Oppermann, elle a paru de 1859 à 1867. (14) *Les nouvelles annales d'agriculture*, II-1860, pl.21-22 et col.87-88. (15) Gustave Heuzé, *La prime d'honneur d'Indre-et-Loire. Domaine de la Donnerterrie - Extrait du Journal d'architecture pratique*, Paris, librairie Agricole, 1892. (16) Julien Guadet, *Éléments et théorie de l'architecture. 4^e édition*, Paris, Librairie de la construction moderne, vers 1894, vol. IV, p.119 (1^{ère} éd. 1899). (17) Ernest Bosc, *Traité des constructions rurales*, Paris, Morel, 1875, p.406. (18) Eugène Viollet-le-Duc et Félix Narjoux, *Habitations modernes*, Paris, Morel, 1875, t.1, pl.26. (19) Louis Bouchard-Huzard, op. cit., p.144 et pl.48. (20) Léon Langlois, *Nouvelles habitations rurales et constructions agricoles...*, Paris, Monroq, 1891, pl.33 et 50. (21) Eugène Gayot, *Guide pratique pour le bon aménagement des habitations des animaux. [2^e partie] Les bergeries; les porcheries; les habitations des animaux de la basse-cour; clapiers, oisellerie et colombiers*, Paris, Eugène Lacroix, [c.1860], p.134. (22) Jules Alexandre Grandvoinet, *Traité élémentaire des constructions rurales. Tome second. Bâtiments ruraux*, Paris, Librairie agricole de la Maison rustique, 1887, p.75.

Le monstre, l'animal et la ville

Architecte, docteure, maîtresse de conférences à l'ENSA Nantes
et présidente de la Maison de l'architecture IDF.

Léa Mosconi est commissaire, avec Henri Bony, de l'exposition «Paris Animal» qui se tiendra au Pavillon de l'Arsenal en 2022. L'exposition campe l'histoire de l'animal dans Paris et propose de penser les dispositifs à mettre en place pour embrayer une relation de coexistence entre humain et animal dans la capitale.

184 p.16

CRITIQUE

Juin 2021

« Mais de quel genre de créateur avons-nous besoin ? Vous connaissez tous l'histoire de Frankenstein, mais vous avez peut-être oublié que le péché de Victor Frankenstein, le créateur, n'est pas du tout, comme on le dit souvent et comme il s'en accuse lui-même hypocritement, d'avoir été saisi par l'hubris et d'avoir osé construire de toute pièce un vivant. Cela c'est ce qu'il dit, c'est pourquoi, dans un moment de contrition bien mal placée, il poursuit jusqu'au pôle Nord la créature (laquelle reste sans autre nom dans le roman de Mary Shelley), pour l'exterminer afin qu'elle ne se reproduise pas et qu'elle ne puisse envahir la Terre de ses avortons criminels. Non, cela, c'est le péché véniel dont il accepte de se confesser pour mieux dissimuler le vrai, le mortel péché. Le roman de Shelley va bien plus loin que cela : la véritable faute de Victor, celle qu'il cache sous sa frénésie de contrition et qu'il dissimule derrière une chasse à l'homme – ou plutôt une chasse au monstre – c'est qu'il a abandonné la créature après l'avoir fabriquée. Horrifié par ce qu'il a vu dans son laboratoire, Victor a fui, et c'est la créature, obligée d'apprendre à se débrouiller seule dans un monde hostile, qui devient alors mauvaise, monstrueuse, criminelle. Comment le savons-nous ? Mais c'est elle-même qui le dit à Victor quand elle le rencontre enfin sur la Mer de Glace : « J'étais né bon, je suis devenu méchant à cause de toi », autrement dit, « Pourquoi, pourquoi m'as-tu abandonné ? ». (1)

Cet extrait d'une conférence donnée par Bruno Latour à la fin des années 2000 donne à lire l'importance de la relation que l'on instaure avec celui que l'on ne connaît pas, avec celui que l'on ne comprend pas, avec celui qui n'est pas régi par les mêmes règles que nous, que ce soit le monstre ou l'animal. Cette relation, on le voit bien avec l'exemple de Frankenstein, peut être conflictuelle et violente, elle peut exprimer la domination et le contrôle comme elle peut révéler une entente pacifique.

Nous partageons, de gré ou de force, la ville avec l'animal. Partager, c'est à la fois réunir et séparer. Cet article propose d'interroger la relation que l'on peut instaurer avec l'animal dans la ville et les dispositifs architecturaux et urbains qui peuvent en découler.

Dans l'ouvrage *Zoocities*, (2) la philosophe Joëlle Zask souligne que l'enjeu de notre relation à l'animal en ville n'est pas la *cohabitation* mais la *coexistence*. Si habiter c'est se loger, vivre et exister, c'est aussi comme le propose l'architecte Mathias Rollot « construire l'espace familial dans l'étrangeté qui nous entoure ». (3) *Cohabiter* avec l'animal, ce serait ainsi potentiellement l'extraire de sa condition, réactiver un système de domestication, de contrôle voir de domination. En revanche, *coexister* avec l'animal à savoir établir une entente explicite ou tacite avec lui permettrait d'entretenir des relations pacifiques sans s'extraire de nos conditions mutuelles. Quels dispositifs mettre en place pour engager une relation de coexistence entre l'humain et l'animal dans la ville ?

Si l'on fait un bref retour dans l'histoire, on peut lire combien l'architecture et l'urbanisme ont largement participé à façonner notre relation à l'animal, qu'il soit traqué au sein de forêts domaniales dessinées à cette fin, qu'il soit exploité pour les mobilités humaines et marchandes impactant tant le tracé des voies que les habitations ou qu'il soit domestiqué générant des dispositifs domestiques et urbains spécifiques. Prenons l'exemple du zoo. Les dispositifs architecturaux de monstration et de captivité de l'animal ont participé à alimenter notre rapport avec l'animalité voire le sauvage dont peut être chargée la faune. En 1794, Bernardin de Saint-Pierre, écrivain et botaniste, fonde la ménagerie du jardin des plantes avec l'idée de retirer l'animal sauvage des rues. La bête féroce dans la ville est associée à une forme de décadence, à des pratiques foraines immorales et à une ville animale et insalubre assez éloignée de l'image que porte le processus d'industrialisation à l'œuvre. Bernardin de Saint-Pierre défend avec la ménagerie l'idée d'un lieu qui permettrait de prendre soin de cet animal sauvage, de le mettre en scène, et surtout de le domestiquer. Ces propos publiés en 1788 sont assez éclairants : « Ils oublieront leur captivité à la vue des végétaux qui les ont vu naître et ils se livreront aux amours par les douces illusions de la patrie ». (4)

Les dispositifs architecturaux mis en place sont doubles : il s'agit, dans une même scénographie, de mettre en scène l'animal et de le garder captif. Les grilles, les murets, les podiums, les vitres, les circulations, sont dessinés dans une tension sidérante : sublimer l'animal tout en le massifiant, exacerber son caractère sauvage tout en annihilant sa dangerosité, exalter son exotisme tout en le conditionnant à nos milieux, enfin mettre en scène sa monstration tout en dissimulant les nombreux dispositifs qui permettent sa captivité. Ces différents dispositifs spatiaux, architecturaux et urbains participent à construire notre relation à l'animal, que l'on soit l'enfant qui visite le zoo, l'employé de la ménagerie qui nourrit l'animal captif ou encore le passant qui de la rue entend, voit ou sent la bête sauvage.

En 2016, Delphine Lewandowski (5) proposait dans son diplôme de concevoir une école d'entomologie pour faire coexister les enfants et les insectes dans une architecture qui porterait dans son dessin et dans sa matérialité, la potentialité d'une relation entre humains et non humains. S'appuyant sur la notion de « Mono no aware » qui défend l'idée d'empathie envers les choses, le projet articulait différents dispositifs d'observation, portant l'idée que si l'enfant peut avoir tendance à tuer l'insecte, c'est parce qu'il n'a pas appris à l'observer et à le connaître. L'enjeu, pour coexister dans la ville avec l'animal, avec le monstre, avec celui que l'on ne comprend pas, se situe peut-être dans la conception de ces deux registres de dispositifs à priori antagonistes : ceux qui permettent l'observation et ceux qui permettent la mise à distance, pour partager dans une relative sérénité les territoires de la ville ●

(1) Extrait de la conférence inaugurale du colloque Eschatologie et Morale, 13 mars 2008 à l'Institut Catholique de Paris. (2) Zask, Joëlle, *Zoocities*, Premier Parallèle, 2020 (3) Rollot Mathias, *Critique de l'habitabilité*, Libres et solidaires, 2017, p.61 (4) Mémoire sur la nécessité de joindre une ménagerie au jardin national des plantes de Paris. Bernardins de Saint-Pierre, Henri, Chez P. FR, DIDOT, quai des Augustins, n°22, 1793 (5) Aujourd'hui doctorante en architecture, intitulé de la thèse : « Étude et définition théoriques, techniques et biologiques d'un mur « biodiversitaire ». Un nouveau système de végétalisation vertical favorisant la biodiversité » sous la direction de Robert Le Roy et de Philippe Clergeau.